Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mannarinooumalte02kerm

MANNARINO,

OU

MALTE SOUS LES CHEVALIERS.

Imprimerie de A. Hiard, à Meulan.

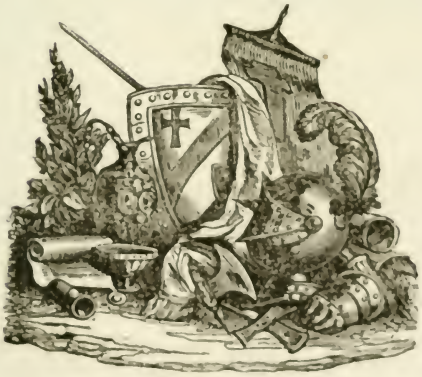
MANNARINO,

OU

MALTE SOUS LES CHEVALIERS.

PAR A. DE KERMAINGUY.

TOME DEUXIÈME.



Paris.

LIBRAIRIE HISTORIQUE

DE C. LADVOCAT ET Cie.

LIVRE IX.

« Incidit aliquid cujus causâ, ut statim Romam accedas opportunum vehementer judicamus. » (*Extrait du bref de Clément XIV à l'évêque de Malte, à la date du 7 septembre* 1774.)

XXIII.

Cependant les mois s'étaient écoulés depuis l'avénement de Ximénès, et Léonora, qui n'était venue d'abord que pour quelques semaines à Malte, prolongeait le temps de son séjour sans qu'il fût désormais question de son départ.

Ce n'était pas seulement son affection pour Margarita et la jeune pupille de celle-ci qui la retenait dans l'île : une femme comme Léonora devait avoir sur le rocher, pour y rester si longtemps, d'autres attaches que l'amitié d'une autre femme et d'une jeune fille. Mais Inez et Margarita, avec cette vivacité qui ne vient que dans la vie retirée, s'étaient laissées aller à l'habitude de cette intimité dont telle était la douceur qu'elles n'envisageaient plus comme possible l'époque de la séparation.

Ce n'est pas que la bonne Margarita eût pris quelques nouveaux élans de gaîté : car au contraire la sœur de George Carafa, déjà tout assoupie dans les tranquilles pratiques de sa dévotion, s'était visiblement attristée depuis ces derniers temps. Son cœur était blessé de l'abandon de Ximénès,

et quoique son amitié ne s'en plaignit pas, on avait compris facilement ses tristesses croissantes à mesure qu'on avait vu les mois s'écouler sans que le Grand Prieur de Navarre, cet ami de vingt années, ce visiteur de chaque jour, cette compagnie de tous les soirs, ce frère d'armes d'un frère mort, une fois devenu Grand Maître, eût jamais reparu à l'hôtel de Lombardie.

Les uns interprétaient cet abandon par l'austérité des mœurs de Ximénès, qui, parvenu à la dignité suprême, voulait peut-être pour l'exemple de ces temps de relâchement, en s'éloignant de toute société de femmes, annoncer la réforme et paraître plutôt religieux de Saint-Jean que chevalier de Malte. Les autres prétendaient que le Grand Maître cherchait dans la retraite la guérison d'un profane amour inspiré, di-

saient-ils, par les grâces touchantes de la jeune Inez; ils assuraient que Ximénès ne s'était habitué à venir passer les soirées de chaque jour chez Margarita que depuis deux années, c'est-à-dire vers l'époque où la jeune fille était venue de son couvent de Catane. Ceux-là racontaient des préoccupations étranges et des regards d'une tendresse infinie dans les yeux du sévère sénéchal quand ils se reposaient sur la blanche jeune fille. Tous avaient leurs commentaires.

Mais Léonora l'étrangère, arrivée à Malte huit jours avant l'élection du Grand Prieur de Navarre, savait seule pour quelle raison et à cause de la présence de quelle femme, Ximénès, qu'elle n'avait entrevu à l'hôtel de Lombardie qu'une seule fois, le jour où, le reconnaissant, elle s'était évanouie, n'y avait plus reparu.

La bonne Margarita, dans son ignorance, souffrait silencieusement et cherchait dans la prière les consolations qui font pardonner. — Quelquefois, et c'était alors seulement qu'on lui voyait des larmes dans les yeux, elle embrassait vivement la jeune Inez en lui disant :

— Mon enfant, allons prier ensemble, allons prier le père de tous, qui est dans les cieux !

Elle semblait s'être fait une loi de ne prononcer jamais le nom de Ximénès : nul par délicate réserve ne le nommait plus devant elle; et d'ailleurs la foule des chevaliers que la présence du sénéchal attirait auparavant avait déserté la maison quand la faveur du maître s'en était si visiblement retirée.

Aussi pendant les longues heures que Margarita passait dans son oratoire, Inez demeurait seule avec Léonora. Cette femme et cette jeune fille, qui s'étaient aimées à la première vue, se sentirent avec le temps d'intimes besoins d'être ensemble : c'étaient entre elles de longues causeries, des questions, des confidences, et puis des silences remplis de pensées pendant que, dans les grands salons fermés à la chaleur des jours, leurs aiguilles d'or, chargées de soies, brodaient sur la tapisserie de leurs métiers d'ébène des fleurs fantastiques ou de beaux oiseaux merveilleux. Léonora parlait des cours étrangères et des choses lointaines à la jeune fille qui l'écoutait; elle disait les belles fêtes et les grandes dames, leur beauté et leurs parures, les jeunes seigneurs qu'elles distinguaient et la belle mine de ceux-ci; mais jamais elle ne racontait rien

qui lui fût personnel. Cette femme avait mis un voile sur sa vie; il y avait en elle une partie obscure : elle avait parcouru toutes les cours d'Europe, elle avait une grande fortune et une grande beauté; mais de quels pères cette fortune lui était venue, quel nom lui avait ouvert les salons de toutes les capitales, quels amours avait inspiré sa beauté, c'est ce que jamais une seule parole tombée de sa bouche n'avait permis d'entrevoir. Car au milieu de ses tableaux et de ses discours, elle s'effaçait toujours, mais en faisant à chacun si bien sa place qu'on voyait facilement qu'elle y avait tenu la sienne.

Léonora s'était bien vite aperçue que la jeune fille nourrissait dans son cœur le doux rêve de son premier amour. Elle avait, avec mille précautions plus habiles que les

nuances tracées par son aiguille sur le feuillage en soie des fleurs, enveloppé l'amour d'Inez de ménagemens, de questions, de douces plaisanteries. Inez n'avait jamais avoué qu'elle aimât, mais Léonora lui parlait de celui qu'elle aimait; souvent elle lui demandait quel jeune chevalier avait obtenu l'honneur de ses préférences. Inez souriait avec des rougeurs pleines de troubles et ne répondait que par ses timides embarras. Mais quoiqu'elle fît toujours en sorte d'écarter la conversation de ce sujet quand il devenait trop intime, ce n'était pas sans une douce joie qu'elle y voyait revenir les mêmes paroles. — Qu'importe le nom dont Léonora se servait à tout hasard pour en nommer l'objet aimé? ce nom, elle s'en faisait, elle, un culte secret et charmant et le gardait en silence dans son cœur, comme on ferait d'un parfum qui s'évapore

si l'on ouvre le vase qui le renferme. — Mais aux paroles de Léonora qui lui représentaient l'expression de sa plus douce pensée, elle y laissait aller toute son âme ; elle plaçait ses rêveries sur le nom inconnu que l'autre lui disait et les abandonnait au cours souriant de ses espérances.

— Inez, disait souvent Léonora à la jeune fille, qui riait alors avec une joie d'enfant, vous aimez le chevalier Corio, et c'est faire preuve de bon choix ; pourquoi vous en défendre? Ce chevalier milanais est de grande maison, et nul autre parmi ceux de l'Ordre n'a si bon air que lui.

— Oh! oui, pensait Inez, nul chevalier n'est si beau que Giuseppe!

— Et quant à ses vœux, continuait

Léonora, ne vous en inquiétez pas, mon enfant! nous aurons bon appui à la cour de Rome : la comtesse Elisabetta Piccolomini, qui est mon amie et qui réussit là-bas à tout, saura bien nous avoir les dispenses de Clément XIV, notre saint-père!

Si Léonora comprenait l'amour de la nièce de Margarita et ne se trompait que sur la différence d'un nom, de son côté Inez avait pu s'apercevoir, alors même que les paroles entrecoupées de Léonora n'eussent pas été suffisantes, qu'une violente passion était venue depuis quelque temps bouleverser l'existence de l'étrangère. Celle-ci tombait en proie à de sombres tristesses; d'autres fois elle se prenait d'exaltations folles. En elle, l'attente de certaines heures semblait monter jusqu'à des impatiences fébriles. Alors elle ne se

calmait qu'aux momens où elles sortaient ensemble du palais pour se rendre aux églises.

Quelquefois elle disait à Inez avec de mortelles pâleurs :

— Mon âme est triste en moi, et je la sens faible jusqu'à mourir.

Ou bien :

— J'ai de l'exultation ! j'ai fête dans le cœur et de l'amour pour toutes choses au monde qui sont belles et souriantes ! J'aime jusqu'aux pierres blanches de votre ville de Malte, j'aime son ardent soleil ; mais je l'aime, lui, par-dessus tout ! Je l'ai toujours présent devant les yeux, le charmant ! et quand je rentre en moi, je le retrouve dans mon cœur.

Jamais Inez, dans sa pudique retenue, n'avait demandé à Léonora quel était celui-là; — jamais, pas même dans le silence et dans les momens solitaires, elle n'avait surpris sa pensée cherchant de quel nom le nommer.

D'autres fois Léonora, se plaignant avec d'amères paroles, disait que les hommes étaient bien heureux, qu'à eux seuls appartenait une liberté qu'ils s'étaient appropriée, la liberté des actions, la liberté de tout faire à leur gré, la liberté du cœur! que s'ils aimaient une femme, ils pouvaient le lui dire; que s'ils ne pouvaient parler, ils avaient les regards; que s'ils en étaient aimés, ils pouvaient s'en glorifier aux yeux de tous; tandis qu'une femme ne pouvait parler ni de la voix ni des yeux à un homme qui ne la connaissait pas ou qui ne

voulait pas la regarder; et que si quelqu'une devait en venir à le faire, ce serait blâmé de tous comme une chose infâme, et qu'au lieu d'amour, elle serait même payée de mépris.

Il y avait d'autres jours où Léonora semblait lutter avec un remords; elle demandait à Dieu pardon de cette coupable distraction dont elle s'était laissée saisir et qui la détournait d'un devoir et d'un plus saint amour. Alors elle disait à Inez, qui ne la comprenait pas, qu'elle était venue dans l'île par un dessein d'en haut; qu'il y avait sur elle un bienfait de la Providence; qu'elle était à la recherche et sur la voie d'un trésor, et qu'elle le trouverait : car dans une parole dont elle savait le secret, il y avait de quoi renverser l'Ordre et bouleverser l'île.

Et Inez, qui avait entendu le commandeur de Dolomieu, fort versé dans les sciences occultes et naturelles, parler avec respect de la secte des illuminés, croyait que Léonora s'était fait initier dans quelque royaume d'Italie parmi les adeptes du fameux marquis Vivaldi et du comte Cagliostro. — Dans ces momens, la jeune fille regardait l'étrangère avec de vagues impressions de terreur; mais entre elles deux les paroles redevenaient bientôt confiantes, et chaque jour resserrait l'intimité de leur mutuelle affection.

XXIV.

Quant à Ximénès, il était loin d'avoir trouvé le bonheur dans le pouvoir souverain qu'il avait tant convoité. L'étoile d'or qu'il entrevoyait d'en bas s'était voilée devant lui; et depuis qu'il était parvenu au comble de ses espérances, il marchait dans de froides ténèbres et sur les cendres étein-

tes de toutes ses ambitions successivement consumées. La puissance, les honneurs, le commandement, la considération si désirée, tout cela s'était évanoui et n'était plus rien en ses mains. Il y avait un ver qui rongeait au cœur le fruit aux apparences si belles de ses désirs les plus extrêmes, hélas! et ce nuage sur son étoile, cette ombre sur la clarté de ses jours, ce ver dévorant dans son bonheur, c'était la peur, — une peur qui n'était pas celle dont rient les gens de cœur, que les lâches ressentent en présence de l'ennemi, qui se peut vaincre et qui a un nom parmi les hommes : c'était une secrète frayeur, intime, permanente, indicible, qui se multipliait sous toutes les formes et qui lui glaçait le cœur, qui le saisissait au réveil, le poursuivait tout le jour, l'éveillait en sursaut pendant le sommeil ou se reproduisait la nuit dans ses rêves.

Cet homme, qui avait été si longtemps sans reproches coupables, était cent fois plus malheureux dans son palais que le dernier malfaiteur devenu rameur sur les galères de l'Ordre. Une vérité accablante s'élevait devant lui et ne le quittait pas : il était marié à une femme qui n'était pas morte; cette femme était venue dans l'île, elle était là dans la ville, elle était prête à parler, peut-être l'avait-elle déjà fait, peut-être faisait-elle en ce moment même la funeste dénonciation! O désespoir! d'avoir passé tant d'années de sa vie à se faire une conduite rigide, à se mériter l'estime et les suffrages de tous, à bâtir de ses mains, à force d'honneur, de loyaux services et de vertu, chacune des marches qui monte au pouvoir; et quand il était venu à s'y asseoir avec un front découvert et une existence toute au grand jour, d'avoir trouvé

sous ses pas une femme qui, avec la preuve en main et un seul mot à la bouche, lui mettait un masque au visage et le condamnait à une existence de mensonge et d'hypocrisie; qui le tenait, lui, sans réplique à sa discrétion; qui pouvait l'accuser devant tous, le couvrir d'ignominie, le rendre méprisable et vil aux yeux du monde entier, jeter le trouble et la honte sur la fierté de sa vie, et le faire déchoir si bas qu'il n'osait entrevoir ni la profondeur ni le retentissement de sa chute!

Alors que n'eût-il pas donné pour avoir un ami à qui confier le secret de cette torture! Mais à qui donc, fût-ce au plus cher, fût-ce à un frère, aurait-il jamais voulu faire un tel aveu, lui qui redoutait sa propre pensée quand elle s'arrêtait sur cette chose, lui qui n'osait même s'accuser de-

vant Dieu, et qui, ne se trouvant pas véritablement coupable, ne pouvait lui crier merci, de ce grand cri des criminels qui est un soulagement?

Il avait peur. — S'il était dans la ville, c'étaient des échos de la journée et des bruits de la cité. Il s'imaginait entendre de confuses rumeurs et des voix accusatrices. Alors il désirait le silence de la campagne.

Mais c'était inutilement que pour lui la villa de San-Antonio (1), cette oasis de verdure au milieu des stériles rochers de l'île, cette forêt d'orangers encaissée dans une corbeille de pierre, faisait fleurir, comme dans les régions tempérées et comme sous les zones du tropique, des plantes plus odorantes à Malte qu'aucunes qui soient au

monde; c'est en vain que cette délicieuse maison de plaisance des Grands Maîtres ouvrait à toutes les brises venant des mers ou des continens ses fenêtres, ses balcons et les persiennes des frais corridors; c'est en vain que les terrasses prolongeaient les galeries et s'avançaient avec des entrelacemens de jasmins et de rouges grappes de poivriers, sur leurs balustrades, pour respirer jusqu'au milieu des parterres le parfum de ces fleurs venues de tous les jardins du monde; Ximénès ne s'en souciait.

Il ne prenait plaisir ni de San-Antonio, ni du Bosqueto, cette autre villa dont les eaux jaillissantes dans une étroite gorge de montagne étaient chères au Grand Maître Manuel Pinto, ni du casal de Naxaro, où, quand il n'était lui-même que sénéchal, il allait passer sa villagiature : car pour lui le

silence de la campagne était plus menaçant encore que les bruits de la ville. La solitude lui semblait un abandon précurseur; il avait des idées et des pressentimens de la funeste nouvelle circulant par la ville, et des chevaliers se rassemblant en conseil, et du chapitre proclamant sa déchéance.

Alors il revenait dans la cité, préférant aller au-devant du danger plutôt que de l'attendre venir; et quand il était dans son palais, si quelques baillis venaient lui faire leur cour, cet homme, au maintien si fier, ne savait plus quelle contenance garder à leur approche, ni quel visage se composer, pour la bonne fortune encore ou pour la mauvaise, hasard que devaient décider les premiers mots des visiteurs. Si dans son salon quelques-uns conversaient à l'écart, leurs paroles dites à voix basse devenaient

un tourment inexplicable. A sa table, quand les chevaliers y étaient assis et que l'on y agitait les intérêts que l'Ordre entier avait à cœur, ou les questions de simple vanité : l'envoi de monseigneur Bonnani, le légat du pape, pour la présentation de l'estoc bénit, ou la perte des prieurés de Pologne qu'il fallait recouvrer et réunir à ceux de Bavière pour en former une nouvelle langue ; au milieu de toutes ces voix du festin, des éclats et des vœux des convives, la peur, un moment oubliée, revenait plus vive et pénétrante.

Il se représentait l'effet d'un mot lancé dans pareil moment au travers de cette table, il voyait se dévoiler le funeste secret. Alors le bruit d'une porte qui s'ouvrait le faisait frémir; il frissonnait à certains accens de voix plus élevés : c'était

l'épée longtemps suspendue qui tombait sur sa tête; c'était une apparition terrible qui le renversait, comme la fatale main le roi babylonien.

XXV.

Souvent en pareille occasion, ou bien au chapitre et au conseil, depuis ces mois écoulés, des billets lui avaient été remis ou l'attendaient à sa place même : la seule vue de l'écriture trop connue le faisait pâlir. Ce n'étaient jamais que quelques syllabes, me-

naçantes comme des géans. Sur la plupart : « Souvenez-vous ! » — ou bien : « Ma fille ! » — Sur quelques-uns : « Je vais tout dire ! » A ces instans il se sentait frappé au cœur et comme traversé par un glaive qui l'aurait transpercé de part en part dans les entrailles.

Aussi la conduite publique du Grand Maître se ressentait-elle de ces anxiétés de sa vie. — Les réglemens qu'il avait médités, les projets de gouvernement qu'il avait préparés, les entreprises qu'il avait rêvées pour l'aggrandissement de l'Ordre, tout cela s'était arrêté, suspendu, anéanti dans son esprit. Comment s'occuper des intérêts du dehors, quand il osait à peine promener son regard sur l'île ? Comment faire agir l'impulsion de sa volonté, cette volonté si despote qu'avaient tant redoutée les che-

valiers, quand il se sentait lui-même dans une dépendance qui le dominait jusqu'au fond de l'âme et venait y paralyser toute pensée? Comment s'occuper de réformer les mœurs relâchées jusqu'aux excès les plus extrêmes du jeu, du luxe, de la table et de bien d'autres scandales, quand lui, le réformateur, pouvait le lendemain même voir toute sa conduite passée dénaturée par une seule imputation, et toute sa vie de chevalier, découverte comme d'un manteau d'hypocrisie sous lequel il l'aurait parjurée, alors proclamée par tous pleine de honte et d'infamie?

Aussi, bien loin de heurter les tendances des chevaliers, et dans l'idée peut-être de se ménager, au jour de l'affreuse vérité connue, quelques voix plus indulgentes, s'il prévoyait une mesure qui fût dans les sym-

pathies de l'Ordre, il s'y donnait tout entier, sans réserve, et dépassait toute attente.

Ce fut ainsi qu'il agit dans les démêlés qui survinrent avec l'évêque de l'île, don Giovani Pellerano. — Il prit si fort à cœur les intérêts des siens, qu'oubliant toute prudence, il perdit de vue les mécontentemens certains, mieux connus de lui que de tout autre et qu'il allait déchaîner en s'attaquant de guerre ouverte au chef du clergé de l'île. Le clergé était fort nombreux à Malte; il y possède et il y possédait une grande influence morale : il se composait non-seulement de ceux qui entraient dans les ordres, mais de tous ceux qui, pour échapper à la domination des Grands Maîtres, prenaient la tonsure et l'habit ecclésiastique et rentraient ainsi dans la juridiction épiscopale.

Un des familiers de Pellerano s'étant porté à des voies de fait sur un soldat des galères, le chevalier de Rozières, qui commandait la Magistrale, peu soigneux de l'inviolabilité dont jouissaient les gens de l'évêque, avait fait conduire le coupable sur sa galère et lui avait fait subir un châtiment corporel. Pellerano, au lieu de se plaindre de ses droits méconnus et de réclamer ses immunités violées, avait envoyé les plus déterminés de ses officiaux chargés de représailles; et ceux-ci ayant surpris les soldats exécuteurs de la peine infligée, les avaient conduits dans les prisons de l'évêque pour y être jugés en cour ecclésiastique.

A cette nouvelle, tous les chevaliers s'étaient émus de ce qui leur semblait une insulte à l'Ordre, et une foule des plus

jeunes s'étant réunis tumultueusement, ils s'étaient rendus devant la prison et en avaient brisé les portes. Les prisonniers avaient été délivrés, et l'irritation était devenue si grande que Pellerano, craignant pour sa personne, s'était réfugié dans l'intérieur de l'île, à la Cité-Notable.

Le Conseil de son côté, pour arrêter l'effervescence, avait fait remettre aux mains du mestre-écuyer vingt des plus turbulens chevaliers pour être conduits et renfermés dans la citadelle. Ce fut alors que Ximénès, intervenant, les fit remettre en liberté; bien plus, il dénonça solennellement l'affaire à la cour de Rome, se plaignant de la coupable conduite d'un évêque qui, en insultant le gouvernement des chevaliers, avait mis en péril la tranquillité publique. Il n'oublia rien de ce qui pouvait soutenir

l'accusation, il fit agir, il fit écrire, il employa tant d'efforts qu'enfin l'ambassadeur de l'Ordre auprès du saint-siége obtint un bref qui mandait l'évêque de Malte en cour de Rome pour qu'il eût à venir y rendre compte de ses démarches.

Pellerano, comprenant trop tard dans quelle lutte inégale il s'était engagé, se voyant abandonné de qui il attendait son appui, et s'étant inutilement recommandé au royal patronage de la cour des Deux-Siciles, avait dû quitter son diocèse et se mettre en route pour obéir à un appel qui était déjà une condamnation. Mais en agissant ainsi, Ximénès avait oublié la conspiration toujours vivante dans l'île, dont lui-même avait fait partie contre Manuel Pinto, du temps de Cavalcabo. Dédaigneux aujourd'hui de ces fermentations d'alors, s'il en

avait même gardé le souvenir, il ne songeait pas que la persécution du pasteur, en réunissant aux mécontens tout le reste du clergé de l'île, allait devenir le signal de la rébellion.

Hélas! il était perdu dans tant d'autres craintes que toute agitation du dehors lui était devenue étrangère; il n'entrait ainsi dans la vie des autres que par intervalles et s'y jetait avec excès. Cette fois, il avait plutôt voulu servir la vengeance de ceux de l'Ordre que les impulsions de son ressentiment personnel. Il lui lui semblait aussi que la condamnation de l'évêque était une pâture assouvissante qu'il accordait à d'autres déchaînemens, toujours imminens, vers le moment peut-être prochain de sa catastrophe.

Car telle était toujours sa préoccupation!

Qu'était-ce donc que les autres intérêts et ces querelles de juridictions auprès de la grande lutte secrète et du tourment intérieur? Une apparition de cette femme entrevue à quelque balcon sur son passage, ou placée devant ses yeux à quelque cérémonie d'église, avec son front pâle et son regard hostile, une lettre d'elle reçue dans le chapitre ou dans le conseil, voilà quels étaient les événemens et les angoisses de sa vie.

A ces menaces, à ces sommations qu'il en recevait, il avait toujours répondu par de nouvelles promesses, mais par de nouveaux délais. Pour ces réponses, il usait de mille stratagèmes : il tourmentait son écriture, il employait dans la lettre et le message mille précautions infinies, cherchant à s'abuser lui-même, comme s'il eût craint de fournir quelque autre convic-

tion et comme s'il eût oublié la grande et seule preuve qui devait s'élever contre lui quand viendrait le fatal moment.

Ces réponses étaient toujours des ajournemens au pacte qu'il avait fait avec Léonora, d'échanger sa fille, qu'il avait gardée contre le secret qu'elle avait promis. Mais pourquoi donc Ximénès ne remplissait-il pas aussitôt sa parole? Que ne gagnait-il ainsi son affranchissement? Quelle rançon pouvait-il donc comparer à l'échange de sa délivrance?

N'était-ce pas que cette enfant qu'il avait alors déclarée vivante était déjà morte depuis longtemps, et maintenant qu'il fallait avouer un mensonge, prix de son élection, craignait-il par-dessus tout la colère et les éclats de cette mère furieuse, à laquelle il n'aurait plus d'otage à livrer et doublement

exaspérée de la fourbe dont elle aurait été dupe et de la cruelle espérance qu'elle aurait perdue? — ou bien son amour de père reculait-il à se séparer de cette enfant, qu'il avait peut-être vue grandir, pour la livrer aux mains d'une étrangère qui l'emmènerait, à une femme qui en était bien la mère, mais dont la jeunesse et le passage au milieu des cours d'Europe n'avaient pas été sans retentissemens, ni la renommée sans nuages qui ternissent? — ou bien encore voulait-il garder l'otage le plus longtemps possible et craignait-il que la mère une fois satisfaite, la colère de la femme abandonnée avec outrage ne demeurât dans l'île avec de nouvelles exigences et de nouvelles conditions, avec la terrible vengeance toujours à la bouche, sans qu'il lui restât désormais de prix à mettre ni de bâillon sur son silence.

Quoi qu'il en fût, Ximénès, de délais en délais était parvenu à gagner du temps, et sans doute il avait été secondé par une cause ignorée, par cet amour passionné dont Léonora s'était sentie prise au cœur, lénitif de quelques mois sur sa blessure maternelle. Mais enfin ils en étaient venus à atteindre, lui son dernier délai, elle sa dernière menace.

Déjà il avait une autre fois solennellement promis pour la Notre-Dame d'août; puis quand l'époque était venue, il avait écrit : « Celle que vous demandez n'est pas arrivée, je l'attends chaque jour; ne doutez pas de ma parole. Je vous jure par Dieu même que vous l'aurez; mais, de grâce, donnez-moi le temps de ma promesse. Je ne puis hâter ni les heures ni les vents; l'Espagne est loin! Hiéronime d'Olibo, ma

parente (je vous dis tout en vérité!), la grande prieure de la maison royale de Sixène, qui relève de l'Ordre de Saint-Jean, m'écrit de l'Aragon que la jeune fille est partie. Par amour pour elle, encore quelque temps! Ne parlez pas! Si vous me perdez, rappelez-vous que vous perdez à jamais votre fille; jamais vous ne la reverrez. »

Enfin il fixa une dernière époque, la fête de la Vierge en septembre, et il écrivit à Léonora que le deuxième jour qui suivrait la Nativité, après les pompeuses réjouissances célébrées à Malte pour le glorieux anniversaire de la délivrance de l'île, elle eût à se trouver dans l'oratoire de l'église prieurale, deux heures avant l'*Ave Maria* du soir.

LIVRE X.

« La politique, comme la théologie, n'est pas science bonne à toutes gens : les sots s'en embestent et les méchants s'en empisrent. » (*Le père Cotton à Duplessis-Mornay.*)

XXVI.

Mannarino ressentit plus vivement qu'aucun autre l'outrage fait au clergé dans la personne de l'évêque. Ses nombreux partisans se répandirent dans la campagne, tous les mécontentemens se rallièrent; les armes étaient depuis longtemps prêtes, l'oc-

casion était venue, il ne manquait plus que le signal.

Sur ces entrefaites, et malgré les signes évidens d'agitation, malgré les rassemblemens pendant le jour et les fusées volantes qui s'élevaient de nuit sur l'île, malgré le mécontentement public occasionné précédemment par un tarif (2) plus élevé sur le prix des grains, il arriva que l'imprudente insouciance du chef de l'Ordre et une démarche qui en fut la suite semblèrent inviter les conjurés à l'accomplissement du coup projeté.

Le roi catholique ayant résolu de faire tenir la mer à ses vaisseaux pour réprimer l'insolence des perfides Algériens, l'Ordre voulut donner à l'Espagne une preuve de son attachement et fit l'offre de toutes

ses forces disponibles pour les joindre à l'expédition. Cette proposition ayant été acceptée avec empressement, l'escadre des galères, renforcée de deux vaisseaux et d'une frégate, abandonna le port de Malte et mit à la voile pour rejoindre le gros de la flotte sous les hauteurs d'Alger. Mais en éloignant ses forces pour soutenir l'entreprise du roi d'Espagne, l'Ordre laissait ainsi son propre siége sans défense contre une attaque intérieure.

Car tous les jeunes chevaliers, tous ceux sur le courage desquels on aurait pu compter, ayant pris des commandemens sur les vaisseaux de la Religion, le bataillon de Malte et les corps de troupes disciplinées ayant été embarqués sur les navires, il ne demeurait pour la défense du Grand Maître, des grands dignitaires et de quelques

chevaliers restés pour leur service dans l'île qu'environ trois cents hommes de la garde maëstrale et peut-être quelques soldats vétérans.

Dans le parti des mécontens, les choses étaient ainsi avancées que le seul point que n'eût pas encore fixé Mannarino était le jour de l'entreprise. Mais il eut bientôt deviné l'instant favorable, et une nuit que les principaux conspirateurs s'étaient réunis dans l'église de San-Publio, Mannarino célébra la messe aux flambeaux, et puis, encore revêtu des ornemens sacerdotaux et debout sur les marches de l'autel, il leur fit un excitant discours :

« Que le ciel avait tout fait pour mettre le bon droit de leur côté; qu'eux-mêmes y avaient mis tout ce que l'on peut attendre

des hommes de patience et de longanimité persévérante; qu'ils avaient attendu jusqu'à la fin des longues années de Pinto, ce despote et audacieux vieillard, qui, le premier des Grands Maîtres, au lieu de continuer avec une imperceptible ruine l'œuvre de ses prédécesseurs et de détruire graduellement comme eux ce qu'il avait solennellement juré de maintenir inviolable, avait au contraire, par une résolution inouïe et presque avec insulte, commencé une injuste attaque à ces priviléges, que d'autres souverains prédécesseurs des chevaliers avaient accordés à la nation et au clergé; que cependant ils avaient laissé le vieillard mourir en paix; qu'ils avaient même voulu essayer du nouveau Maître et d'un nouveau serment qui avait été un nouveau parjure; que Pinto s'était attaqué aux propriétés de l'Église le jour où, faisant un em-

prunt dérisoire pour soutenir ses folles profusions, il avait porté la main sur les offrandes que, dans tout pays catholique, la piété des fidèles a coutume d'offrir aux autels en expiation des fautes commises, ou pour le soulagement des trépassés, ou pour l'entretien des ministres de la religion : mais que Ximénès, lui, le digne successeur de Pinto, tandis que l'autre n'avait pris que les biens matériels, s'était attaqué aux personnes elles-mêmes, et tout d'abord, pour qu'on n'eût pas à s'y tromper, à la personne sacrée de l'évêque.

» Que cet homme était d'autant plus coupable qu'il connaissait mieux qu'un autre un état de souffrance dont il s'était fait naguère confident et consolateur; qu'on pouvait sans crime envelopper ce Grand Maître dans la trame que lui-même, alors che-

valier déloyal, aujourd'hui perfide complice, avait tissue de concert avec eux contre son prédécesseur; qu'aussi bien le sang versé, s'il y en avait, retomberait sur lui, car n'était-ce pas lui qui leur avait porté le premier coup en les frappant à la tête dans la personne du pasteur?

» L'invincible La Valette, poursuivit-il, et les autres chevaliers ses compagnons, en triomphant des formidables armées des Ottomans, montrèrent-ils une satisfaction plus grande que cette incroyable joie manifestée par leurs indignes successeurs, Ximénès et ses adhérens, au départ d'un faible prêtre qu'ils appelaient leur ennemi? Facile victoire, mes frères, vous que je puis nommer aujourd'hui mes frères en Dieu et mes frères d'armes, facile victoire dont la vengeance est en nos mains!

» Oh! oui, c'est assez de tyrannie sur nous, de servitude et de domination comme cela!—Vous êtes lassés, n'est-ce pas, dit-il en se retournant vers ceux de la noblesse, de ce mépris qui pèse sur vous, sur vous qui vous appelez, comme Sceberras, des mêmes noms que les vieux rochers de l'île (3); sur vous qui étiez nobles bien avant ces maîtres mis sur vos ancêtres par Charles-Quint? Vous êtes lassés de ce despotisme des Grands Maîtres qui arrête l'action des lois, qui suspend le cours de la justice, qui casse à son plaisir les juges et les jugemens, qui viole les lieux d'asile et qui en retire les supplians? Vous êtes lassés, n'est-ce pas, de n'être rien ici, de n'avoir ni les emplois ni les honneurs, ni autorité sur les troupes ni commandement sur les vaisseaux en mer; de n'avoir ni puissance dans votre île ni sainteté dans vos familles; de ne

pouvoir garder vos femmes, vos sœurs ou vos filles contre les entreprises de ces maîtres, et de ne pouvoir les venger quand ils les ont outragées? — Eh bien! le moment est venu de secouer de dessus l'île cet Ordre qui se dit souverain; et si nous ne les expulsons, ces chevaliers, nous les amènerons du moins à des transactions qui deviendront pour les Maltais une source de plus d'indépendance et d'une plus grande prospérité. »

Il y eut des voix qui interrompirent Mannarino.

— Nous aurons, dirent quelques-uns des clercs, un représentant métropolitain qui régira les sujets de l'île, tandis que le Grand Maître ne gouvernera plus que les chevaliers!

— Nous aurons un délégué du roi des Deux-Siciles, s'écrièrent d'autres voix, un délégué résidant à Malte et indépendant de l'Ordre, qui protégera les Maltais contre les abus de pouvoir.

— Il n'y aura plus d'abus de pouvoir, interrompirent quelques-uns des barons, quand nous serons nous-mêmes au pouvoir, quand Malte formera, comme Venise et comme Gênes, une république indépendante.

— Nous aurons, s'écria d'une voix plus élevée Mannarino, ce que Dieu voudra bien nous donner, mais d'abord le succès que nous voulons tous, et c'est pour l'obtenir, quand l'occasion est enfin venue et qu'il n'y a plus ici contre nous pour tenir le joug qu'une poignée de soldats et de

vieillards endormis dans la sécurité, c'est pour convenir des derniers moyens, que nous sommes ici réunis.

Il continua et leur dit : « Que la campagne étant prête, les armes distribuées, que chacun ayant reçu ses ordres, ce n'était plus à présent que le jour et le signal du soulèvement qu'il fallait déterminer; mais qu'alors l'éveil pouvait venir d'une affluence inaccoutumée de ceux de la campagne qui devaient se rendre à l'avance dans la ville pour être prêts à donner main-forte;

» Qu'il fallait, à son avis, choisir un jour de fête qui allait arriver, celui de la Nativité de la Vierge, anniversaire d'allégresse pour l'Ordre, qui consacre par une solennelle procession la mémoire de la délivrance de

Malte des armes de Soliman, car ceux de la campagne ayant coutume d'accourir en foule chaque année pour assister à cette marche religieuse, nul soupçon n'accueillera leur entrée, et tous ceux qui seront venus le jour se laisseront enfermer la nuit dans la ville. »

Il ajouta : « Qu'eux aussi, ils auraient dans la suite à fêter leur anniversaire de délivrance, car la réussite était infaillible; que les plus dévoués étaient déjà désignés pour s'emparer, à la faveur des ténèbres, du fort Saint-Elme, maintenant sans défense; que le canon de la citadelle prise annoncerait le succès de ceux-là et donnerait aux autres le signal du soulèvement; qu'alors on s'emparerait des portes, des forts, de tous les postes et des citadelles qui commandent l'entrée des deux ports; que le retour serait

ainsi fermé aux vaisseaux qui étaient en mer; que dès le lendemain l'étendard de l'Ordre ne serait plus au haut des tours, que le Grand Maître et les chevaliers seraient leurs prisonniers, que l'île enfin serait affranchie et qu'eux tous ils seraient libres. »

XXVII.

Un murmure d'approbation s'éleva dans les rangs de l'assemblée. Les uns disaient qu'on enverrait Ximénès à ceux de la flotte pour les avertir qu'ils eussent à choisir en s'en revenant un autre port que Malte; d'autres, que le Grand Maître et ses cheva-

liers s'en iraient bientôt rejoindre à Messine le vice-roi de Sicile don Giovani Fogliani d'Aragona, qui venait d'y chercher refuge après avoir été chassé de Palerme par une révolte; tous se félicitaient du succès prochain, quand le chanoine capitulaire don Gaëtano Grech, chargé de gouverner le diocèse pendant le rappel de l'évêque, se leva et d'une voix pénétrée :

« Mes frères, dit-il, je suis au milieu de vous parce que vous avez eu la confiance de m'y appeler en l'absence du pasteur, mais je n'approuve pas vos desseins, et bien loin de vous promettre mon aide, je ne peux ici vous promettre que mon silence. Je vous remercie de m'avoir jugé assez homme d'honneur pour être convaincus qu'il sera religieusement gardé; mais je croirais manquer à mon devoir si

je ne vous exhortais encore, au nom de votre bonheur et de tout ce que vous allez risquer, à renoncer à votre projet.

»Mes frères, que votre indignation, si juste d'ailleurs, ne vous aveugle pas au point de vous faire rêver une indépendance possible ou le choix d'un autre gouvernement sous quelque puissant patronage que ce soit! Le soulèvement que vous allez faire sera cause de la ruine de plusieurs et, je vous le prédis, deviendra pour tous le sujet de grandes persécutions. Vous voulez trouver plus de bonheur et de liberté, et vous marchez à une aventure dont le bon comme le mauvais succès doit vous être également funeste.

»Si vous êtes malheureux, la vengeance des chevaliers est inévitable : vous aurez rompu tous les liens de confiance et d'af-

fection, car en détachant la nation de l'Ordre, vous aurez détaché l'Ordre de la nation. — Si vous réussissez, vous vous trouverez, en renversant le gouvernement des chevaliers, avoir fait une déclaration de guerre à tous les rois d'Europe : comptez-vous la soutenir?

» Cette île est le boulevard de la chrétienté, c'est la barrière et la muraille d'avant-garde que s'est faite l'Europe catholique, c'est la propriété de tous les rois, qui dans les chevaliers de leur nation y envoient autant de représentans respectifs. Espérez-vous supplanter cette colonie de noblesse européenne à qui le commun intérêt des nations civilisées a confié la garde de Malte? Et dans une aussi folle entreprise, quelle puissance espérez-vous trouver qui vous protége?

»Que ceci donc ne s'éloigne pas de votre pensée. — Ne murmurez pas, je n'ajouterai que ces deux mots. — Ou les chevaliers se maintiendront eux-mêmes et malgré vos efforts dans l'île; ou si vous les renversez, ils y seront rétablis par de plus forts que vous. Ainsi quoi qu'il arrive, leur vengeance pèsera sur vous, et cette vengeance sera terrible. »

Il se tut. Mannarino répondit : « Notre entreprise n'est pas folle, puisque nous avons pour nous le bon droit et que notre espoir est en Dieu. C'en est assez pour obtenir l'assistance du ciel et ne rien craindre alors des hommes. Que Dieu nous soit en aide, lui qui donne le succès! »

Si Gaëtano Grech avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté :

« Avant qu'il soit vingt-cinq années, le jour sera venu où ces maîtres que vous détestez auront disparu. Mais peut-être après eux, Malte, à la vue de la moitié de sa population mendiante et sans asile par ses rues, regrettera-t-elle l'inépuisable générosité de l'Ordre, sa richesse de quatre millions qui retombait sur l'île, l'hospitalité rapportée de la terre sainte, et la charité qui ne s'oublie pas! Peut-être vos enfans sentiront-ils que votre nationalité, sous quelque chef que ce fût, valait mieux encore que leur dépendance d'une métropole séparée par mille lieues et lointaine dans une autre mer qui leur est inconnue; que leur droit de pétition à quelque chambre basse d'un parlement ne vaut pas l'autorité d'autrefois, — quelque rigoureuse que puissent la faire par intervalles les circonstances, le caractère et les passions des hommes, — l'au-

torité qui était présente au milieu de vous et bien plus souvent celle d'un père que celle d'un maître; que le royaume britannique, si puissant qu'il soit, auquel ils sont assujettis, n'est pour eux que ce qu'est le Piémont à Gênes et l'Autriche à Venise, et que sa grandeur n'est pas devenue leur fortune; que le dédain, la domination et les égoïstes mépris des marchands anglais sont pires à supporter, cent fois pires, que l'orgueil de vos chevaliers nobles, et que la tolérance de ceux qui veulent bien souffrir et permettre la forme de leur prière ne vaut pas l'exemple de ceux qui vous ont bâti des églises pleines de lumière et d'or, et qui priaient avec vous!»

Mais les conjurés n'avaient pas écouté l'exhortation du chanoine Gaëtano; ils avaient détourné de lui toute attention dès

qu'ils l'avaient compris défavorable, ainsi que font les gens enthousiasmés d'une idée, qui ne peuvent admettre la contradiction.

Ils se séparèrent donc remplis de confiance, après avoir pris les nécessaires et derniers arrangemens et avoir échangé jusqu'aux mots de ralliement pour la soirée de ce huitième jour de septembre, qui allait venir trois jours après.

— Ainsi, disait en traversant la Florianne le baron Ciantar à Sceberras, c'est Mannarino lui-même qui sera le chef d'attaque! c'est lui qui, secondé des plus intrépides, doit prendre le fort Saint-Elme!

—Oui, répondait Sceberras. C'est un saint prêtre et un homme de cœur! Mais savez-vous qui doit attaquer le petit fort,

à l'opposite de la citadelle, cette défense que voilà, qui commande la porte Maëstrale et qu'on nomme le cavalier d'Italie.

— Sans doute, mon cher Sceberras, vous n'allez pas me dire pour nouvelle que ce doit être aussi Mannarino? Il a bien dit : « Je serai encore là, au milieu de vous! » mais il ne peut être partout à la fois, et il aura bien assez, je le crains, de sa besogne au fort Saint-Elme!

— Qui vous dit aussi que ce sera lui? Non, non, le chef des autres ce ne sera pas le prêtre lui-même, mais le frère chéri de Mannarino, le jeune Giuseppe, celui qui veut la huitième langue et que j'appelais tout à l'heure en riant le chevalier de Malte!

— Ne riez pas ainsi sous vos cheveux gris,

Sceberras, de ces jeunes hommes qui sont tristes et graves. La fatalité que celui-ci porte au front me fait peur. Aussi bien nous voilà devant ce fort dont vous parlez —le cavalier d'Italie—qui se dresse au-dessus du rempart; et blanc comme il est dans cette nuit obscure qui nous enveloppe, il me semble porter pour Giuseppe un linceul de mauvais présage.

LIVRE XI.

O haine de Vénus ! ô fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jeta sa mère !

(Racine, *Phèdre.*)

XXVIII.

Depuis que Léonora avait avoué à Inez qu'elle aimait d'un amour suprême et désespéré, elle lui avait souvent parlé de cet amour, mais en de si vagues détails, que la jeune fille n'avait jamais pu mettre le nom d'aucun des plus jeunes chevaliers qu'elle

connût au front de celui qu'entouraient tant de paroles obscures et passionnées. Quoique ces deux femmes fussent d'âges différens, l'une encore aux premières aurores, l'autre aux derniers rayonnemens de la jeunesse, elles en étaient venues à se parler d'amour. Qu'importe entre deux femmes également belles la différence de leurs âges? tant qu'elles sont belles n'ont-elles pas le même âge? et quand elles se sont avoué qu'elles aiment, qu'est-ce donc sur le chemin que cette borne des années qui marque la séparation, puisqu'elles la touchent encore en même temps, l'une en arrivant, il est vrai, l'autre en s'éloignant!

D'ailleurs à cette époque du siècle dernier, il n'y avait entre les femmes de ce rang, et conservant encore assez de beauté pour ne s'être pas retirées dans la dévotion,

d'autres conversations que celles du cœur, et les plus simples mots avaient trait à la galanterie. — Puis à Malte, par delà la Sicile heureuse et le pays de Tarente, il arrivait de toute cette terre d'Italie, de ces royaumes ou républiques patriciennes qui se mouraient de langueur au milieu de leurs fêtes, des brises encore parfumées de mollesse et de volupté qui invitaient à tous les abandons.

La soirée du jour où l'on célébra l'anniversaire de l'héroïque délivrance de l'île fut à Malte semblable à beaucoup de celles qui s'y font sentir. Quelquefois, italien comme à Capoue et lumineux d'étoiles, le ciel a des élévations à y perdre de vue les astres imprégnés de molle lumière; d'autres fois c'est un ciel africain, qui s'étend avec la nuit au ras de la mer et de l'île, sans étoiles

ni clartés, avec de chaudes vapeurs et d'accablantes lassitudes.

C'était un de ces soirs dont le poids est si lourd à porter que la vie devient une souffrance; c'était aussi comme une suite de la tristesse du jour : la procession qui avait eu lieu dans ce faubourg fortifié de la ville qu'on appelle la cité Vittoriosa s'était ressentie de l'absence de la plus grande partie des chevaliers, alors en mer sur les vaisseaux de la Religion; elle avait été sans pompe, et les nombreux habitans de la campagne, accourus ainsi que l'avait prévu Mannarino, avaient été mornes et silencieux. La nuit qui allait suivre devait être celle de la prise d'armes.

A cette heure où les ombres sont déjà venues, et dans le grand salon de l'hôtel de Lombardie, Inez et Léonora étaient assises.

Elles étaient seules, car la pieuse Margarita, en l'honneur de la sainte Nativité, s'était retirée pour quelques jours de dévote retraite au monastère de Sainte-Ursule (4). Les hautes fenêtres étaient ouvertes aux brises attendues; mais les rideaux étaient en vain rejetés en dehors sur les balcons : pas un souffle de vent ne soulevait la soie des précieux tissus de Trébisonde et d'Ispahan et ne faisait vaciller, aux bras du seul candélabre posé sur une table en marbre d'Alep, la flamme des bougies, qui avait peine à s'élever.

Inez était rejetée et toute perdue dans un vaste fauteuil, les pieds étendus et posés sur des coussins de Maroc. Léonora, le front appuyé sur la main et le bras sur le marbre du guéridon, de l'autre main jouait avec la plume d'or d'une écritoire aux incrustations d'écaille et de vermeil.

Inez s'enfonçait dans un recoin plein d'ombres et semblait, blonde et frêle comme elle était, les yeux fixés vers quelque astre inaperçu, sourire, la pauvre enfant, à quelque jeune ange qu'elle aurait vu. Léonora, plus pâle encore que de coutume, avec le reflet de la lumière sur ses blanches épaules nues, le front sombre et les yeux pleins de fièvre, avait, au milieu de ce silence, de convulsives paroles :

— Oh ! je souffre, disait-elle, mon cœur étouffe et j'ai besoin d'air ! Je voudrais sortir de cette maison, de cette ville toute de pierres qui m'emprisonnent ; je voudrais la pleine campagne, le ciel libre au-dessus de moi, les rochers où le vent souffle, la mer si fraîche qui baigne leur pied ! — Alors j'irais, — j'irais à travers l'espace avec de l'air dans les cheveux et quelque chose de

vivifiant au cœur, j'irais et je respirerais.— Oh ! c'est bon de respirer et de vivre !

Puis elle ajouta :

— Toute cette journée me semble en deuil : j'ai eu des troubles et des pressentimens remplis de malheur, et je trouve qu'en ce moment même le silence de cette nuit sombre est plein d'anxiétés.

Et puis encore :

—Mon Dieu ! que je suis folle de me troubler de la sorte! Mais c'est toujours ainsi au jour attendu, quand je ne le vois pas. Moi qui avait tant espéré qu'à la Vittoriosa, à leur église de San-Lorenzo, à la procession ou parmi la foule, je le verrais! Mais il n'y était pas ! Un moment, quand ma bar-

que a traversé le port des Galères, j'ai cru l'apercevoir; puis en approchant ce n'était pas lui, cela ne lui ressemblait même pas! Depuis lors mon espérance, auparavant si vivante et qui s'était accrue, montant et s'élevant en même temps que l'heure désirée montait dans le ciel, s'est mise à décroître et à s'éteindre en moi, et je suis triste à en mourir : car je ne l'ai pas vu! — Oh! que je suis malheureuse, et quelle fatalité d'aimer un homme tout jeune, un homme plus jeune que moi, qui n'a pas idée de mon amour et qui s'il le savait en aurait honte peut-être, Inez; oh! c'est affreux!

— Madame, fit Inez avec effort comme se détachant de quelque rêverie, honte, dites-vous? Oh! madame, vous si belle!

Léonora jeta sur les hautes glaces de Ve-

nise un regard qui ne s'éclaircit pas ; elle retomba le front sur la main :

— Je ne peux pas lui dire que je l'aime, et jamais il ne le saura; il ne me connaît seulement pas! Il faudrait que quelqu'un lui dise : « Voyez, cette femme, elle n'a que vous dans le cœur; elle attend pendant des journées entières un seul moment, celui où elle vous verra ; elle se rend aux églises pour vous y apercevoir, parce que vous êtes l'idole qu'elle y adore, et quand il faut s'y mettre à genoux, son intention n'est pas à Dieu, c'est devant vous qu'elle s'agenouille!» Alors peut-être il se sentirait surpris et dirait : « Ah! cette femme, mais quelle est-elle donc? » Et il me regarderait. — Eh bien! que ce soit avec curiosité, indifférence ou mépris, j'aimerais mieux tout que cette ignorance de moi où il demeure.

» Il y a des momens où j'ai envie de lui écrire; mais quelle lettre serait la mienne! Ces idées qui viennent dans la nuit sont singulières; le lendemain on a de l'étonnement à les revoir : on ne les reconnaît plus. La clarté du jour change l'aspect de ces évocations toutes de veille et d'insomnie, et puis les mots écrits on ne les envoie jamais. — Qu'importe? c'est comme une confession, et l'aveu soulage toujours; c'est une fantaisie, sans doute comme il en vient aux malades. Je souffre tant dans le cœur, ce soir, qu'il me faut l'ouvrir et le répandre; — j'ai besoin de crier vers lui, dût-il ne m'entendre jamais!

» Inez, ma chère enfant, j'ai la fièvre et la main me tremble, je ne puis écrire; mes yeux sont troublés de nuages. Inez, écrivez, je parlerai. »

Et poussant vers la pupille de Margarita le guéridon, qui roula chargé de la plume, de l'écritoire en vermeil et des feuilles de vélin, Léonora se rejeta jusqu'au fond de son siége, la tête comme Inez avait tenu la sienne, et maintenant voilée d'ombre, tandis que la jeune fille, s'étant redressée et silencieusement inclinée vers la table, prête à écrire, examinait avec une apparente curiosité la pointe aiguë de la plume, le travail précieux de l'écritoire ou la feuille de vélin choisie; mais au milieu de cette insoucieuse apparence, son cœur, si candide qu'il fût, battait violemment, car elle pressentait le moment révélateur.

XXIX.

Le silence de Léonora fut long. Enfin quelques paroles se firent entendre ; ce fut d'abord comme une prière murmurée sur les lèvres :

« Il y a un nom que j'aime par-dessus

tous les autres et que je répète sans cesse : c'est le vôtre; il y a un souvenir que j'ai dans le cœur, dans l'esprit, devant les yeux, le jour et la nuit, à toutes les heures, en toutes choses : c'est le vôtre; il y a une personne que j'aime par-dessus tout, plus que tout, pour qui je donnerais tout, et celui-là, c'est vous, — Joseph [1] !

» Vous expliquer comment cet amour m'est subitement venu, je ne sais. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'en vous voyant, quelque chose s'est ému en moi qui m'a bouleversée; un trouble m'est venu devant les yeux, des palpitations au cœur, un frémissement a passé, j'ai été anéantie ; puis tout mon sang s'est porté vers vous, et depuis ce temps-là vous êtes une partie

[1] Giuseppe, *italien*, c'est Joseph.

de mon âme. Oh ! je vous aime ! — et c'est un sentiment si dominant qu'il m'a donné sur vous comme un droit de possession, et je ne puis penser à vous, Joseph, sans que du cœur ou des lèvres, je dise : « Mon Joseph ! »

» Mon Joseph, vous êtes si beau que votre image, quand le vivant souvenir s'en reproduit au milieu des langueurs où s'écoulent mes journées, me fait ce qu'un soudain rayon de soleil qui perce les nuages : elle est lumineuse, et je sens au cœur un éblouissement ! — Je vous aime tant que je ne peux détacher de votre beauté mon amour, mon suprême amour, mon amour devenu ma vie ! Voilà ma continuelle clameur de l'âme incessamment alternée sur deux cris : mon amour ! votre beauté ! — et quand elle se fait jour, c'est votre nom

qui s'y joint, et je dis : « Mon beau Joseph ! »

» Car tout est là !

» Mon beau Joseph ! vous êtes plus que duc ou prince, vous êtes plus que roi ! car Dieu ne créa ni ducs ni rois ; il a établi pour la distinction entre les hommes ce qu'entre les anges de lumière et de ténèbres on dit qu'il avait fait, la laideur et la beauté. Il en fit un, le premier, à son image ; les autres suivirent plus ou moins éloignés du céleste type, par intervalles sans doute reproduit. Vous êtes dans ces hiérarchies de création divine, les seules que je reconnaisse, vous êtes prince par votre beauté. Hélas ! et il m'a suffi de vous voir pour comprendre qu'il y avait en vous quelque chose du ciel.

» Où donc fallait-il que je vinsse pour trouver cet idéal qui a tant agité mes jours et troublé tant de mes nuits, réalisé dans toute votre personne avec plus de jeunesse, de perfections et de grâce que mes rêves ne s'en créaient? — à Malte! C'était donc dans cette île par delà celles où sont les volcans, sur ce rocher formé des élémens de trois parties du monde, participant de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, éclos au milieu des mers, sous les rayons d'un puissant soleil! De quel père y êtes-vous né, et de quelle mère? — On m'a dit (que n'ai-je pas demandé!) qu'ils avaient réuni, comme votre sol natal, les élémens de diverses natures; que le septentrion s'était uni à l'Arabie heureuse quand une mère, venue du Nord, s'allia, pour vous donner le jour, à celui des Maltais de cette île qui devint votre père. Quels atômes perdus et lointains

se sont combinés dans cette union de deux races étrangères? quelles influences survenues en même temps des régions terrestres et des saisons, des mers phéniciennes et du radieux soleil, pour avoir produit en vous tant de vivante beauté? — Oh! misérables les alchimistes qui se sont courbés sur les creusets pour y surprendre le secret de la formation des métaux et qui n'interrogent pas quelle alliance des atômes humains, des races et des contrées peut reproduire le grand œuvre de la divine beauté, telle qu'elle sortit avec le premier homme des mains du Créateur! »

Léonora s'était arrêtée. — Inez, comme frappée de stupeur, semblait devenue insensible. Mais le silence continuant, la jeune fille ouvrit enfin les lèvres, et d'un son de voix si faible qu'il était à peine saisissable, elle fit un effort et murmura :

— Il est donc bien beau, madame?

Léonora voulut répondre; mais soit que les mots fussent au-dessous de ce qu'elle voulait exprimer, soit que cette question ainsi jetée lui rappelât pour un moment le silence dont elle avait entouré sa vie, ou que même, dans son égarement, la présence d'Inez et les saintes ignorances de celle-ci lui fussent encore une retenue, ses lèvres entr'ouvertes se refermèrent sans paroles. Mais en élevant les mains jointes, la tête et le regard, le geste qu'elle fit surpassa toute réponse.

XXX.

Bientôt elle reprit, se parlant à elle-même :

« C'était un jour de l'été passé, un jour de grande chaleur et de dévorant soleil, aux heures ardentes de midi. — Je ne l'oublierai jamais! — Je revenais de la Cité-Notable et je passais par la Florianne, en litière couverte; il était lui sous le platane d'une maison qui touche à San-Publio, re-

gardant du côté de la mer quelque vaisseau peut-être qui s'en allait; il était sans habit aux épaules, il avait le cou libre et la tête nue.

» En ce moment et à cette présence, à la vue de cette beauté inouïe, tout ce que j'avais amoncelé dans mon cœur de lassitude des choses et de besoins d'aimer, de découragemens et d'élans sans but, de satiétés et d'ardeurs, toutes ces matières inflammables, qui n'attendaient que le feu du ciel pour s'allumer, se sont enflammées.

» Et bénis soient, continua-t-elle, le jour et l'heure où je l'ai vu, quoiqu'il m'en soit venu depuis de regrets désespérés, car enfin j'ai trouvé! »

Alors, comme fatiguée de ces véhémentes paroles ou accablée de la vision qu'elle avait encore devant les yeux, elle se laissa retomber les épaules sur les coussins et sur

la soie du fauteuil ; ses mains étaient soutenues par les contours avancés du siége, étendues et mourantes; elle-même immobile et si pâle qu'on eût dit qu'elle avait cessé de vivre. Ce ne fut qu'après un long silence, sur un signe de ses mains qui seules se soulevèrent, qu'elle annonça d'autres paroles. Enfin elle parla à voix basse : c'étaient les idées de la lettre qu'elle continuait. Inez n'écrivait plus.

O malheureuse enfant qu'elle était, ô la funeste nuit que celle-ci, et le fatal secret découvert! Ce Joseph qu'aimait depuis si longtemps déjà et avec tant de passion Léonora, celui dont elle venait pour la première fois de révéler le nom, ce Joseph était donc son Joseph à elle Inez; c'était, pouvait-elle s'y tromper? Giuseppe le fils du baron Maltais et d'une mère étrangère; Giuseppe le jeune frère du prêtre de San-

Publio, Giuseppe son rêve, sa douce vision, sa prière et son amour.

La position de la jeune fille était demeurée la même, sa tête penchée vers la table, ses regards vers la blanche feuille de vélin, la plume encore arrêtée entre ses doigts; mais elle, sans couleur, sans force, sans voix. Ses lèvres inanimées et fébriles semblaient épeler d'invisibles et redoutables syllabes, et ses yeux fixes semblaient regarder devant elle, au milieu des lignes écrites, une apparition fatale.

Chez Léonora, c'était une violente passion contenue qui débordait et se faisait jour par la parole; chez Inez, c'était un candide amour fait pour le grand jour, la vie et les innocens aveux, qui devenait mortel hélas! — en s'effrayant soudainement d'un péril imprévu et se refoulant au cœur.

Voici ce que disait Léonora :

« Que m'importe la science à moi? Que d'autres cherchent et qu'ils ignorent s'il y a des constellations heureuses et des influences célestes qui président aux naissances, des attractions et des affinités entre la terre et les astres; si les esprits intermédiaires existent dépositaires et révélateurs du trésor! Que m'importe à moi, puisque j'ai eu la révélation? Moi j'ai trouvé! — Et j'étais digne, ô mon Dieu, de voir face à face tant de radieuse et parfaite beauté!

» Mais comment vous cacherai-je à tous, vous, Joseph, qui êtes ce cher trésor? car ce sera bientôt sur vous une éclatante marque, visible à trop de regards, que celle de mon amour! Il y aura par le monde bien des seigneurs des plus jeunes et des plus qualifiés qui seront jaloux de vous; il y aura bien des femmes des plus belles et des plus enviées qui seront envieuses de moi! —

Dites-moi : d'autres vous ont-elles regardé? d'autres vous ont-elles admiré? d'autres vous ont-elles aimé? N'y a-t-il pas ici, dans cette ville, quelque belle jeune femme qui vous ait fait ses aveux d'amour? — On dit que dans la terre d'Égypte, il y en a qui vivent en reniant et en insultant le soleil. Oh! je voudrais que tous ici, ils sont voisins de cette terre d'Égypte, fussent aveugles en vous, les malheureux! et que je fusse la première et la seule qui, à genoux et le cœur ravi, vous eusse adoré!

» Dites : vous n'avez encore aimé personne, n'est-ce pas? Oh! non, mon beau Joseph, vous êtes fait pour recevoir tout amour plutôt que pour donner: oh! laissez-vous aimer! — Dites-moi, et je ferai pour vos pieds et pour que la terre vous soit douce un tapis de mon amour, oh! dites-

moi que ce rêve où je suis sera sans fin pendant la vie et que jamais vous ne me quitterez pour l'amour d'une autre femme.

» Être séparée de vous, vous quitter et ne plus jamais vous voir ! Aux heures où cette crainte m'est venue, car les heures et toutes les minutes de ma journée sont pleines de vous, je me suis sentie des transports d'un désespoir impossible. Le sentiment de la possession, de cette possession intime qui m'est acquise sur vous, s'est exalté en moi et s'est accru de tout ce que je n'ai jamais possédé. J'ai connu que je défendrais mon amour au prix du sang, j'ai connu qu'il existait un besoin qu'on peut appeler l'envie de tuer. Oui, je tuerais vous, Joseph, et qui vous enlèverait : celle-là d'abord, et vous après, vous si beau ! J'ai eu une intime joie de sentir que je mour-

rais ensuite, et qu'il ne resterait plus rien de vous et de votre chère beauté, de moi et de mon adoration. Dans ces momens-là, je ne me reconnais plus. Je comprends à présent toutes les catastrophes fatales et les sanglans amours. Ce ciel d'Afrique m'a-t-il donc mis du sang des tigres dans les veines? —Oh! mes yeux se dessèchent en pensant à vous!— J'ai besoin de larmes.

» Il y a des instans où l'idée de mort me vient comme offrant un repos infini, et je me sens une lassitude suprême. La mort n'est que la séparation de l'âme et du corps. — J'aimerais mieux me séparer de mon âme que du beau Giuseppe. C'est que j'ai un immense sentiment de bonheur dans cette vie idéale que je me fais en partage avec lui: c'est pour moi le repos après des années arides; c'est le bonheur qui fuyait

devant moi, que j'entrevoyais et qui s'envolait, fabuleux oiseau qui porte des ailes d'or et que je ne pouvais atteindre! poursuite harassante à laquelle se sont usées, sur tous les chemins du monde et sous tous les vents du ciel, mes belles années de jeunesse! Je n'ai eu ni bonheur, ni plaisirs, ni joies aucunes. Jamais le bonheur, les plaisirs et la joie des autres, quand je les ai interrogés, ne m'ont offert que le vide, et mon existence s'est remplie d'une tristesse impossible. J'ai vécu seule, je me suis détachée de tous, j'ai voulu le grand air, la liberté et l'espace pour mes élancemens. — De tout ce que désirent les autres ambitions, je ne désirais rien. Ma richesse ce serait cela, mon bonheur ce serait cela, mon repos ce serait cela! Point de cesse ni de relâche, j'allais toujours. — Et quand j'ai couru après le fantôme chéri, laissant

aux buissons de la route mes illusions qui s'en allaient, aux mains impures les lambeaux de mon vêtement d'innocence, aux bouches infâmes ma renommée, à chaque borne dépassée une espérance de moins; quand j'arrive haletante, épuisée, déjà désespérée, et que je tombe enfin à deux genoux devant l'idole : c'est alors qu'on voudrait m'enlever mon rêve des jeunes années, mon but si longtemps poursuivi, mon oreiller de repos pour toute la vie, mon dieu purificateur, et je ne défendrais pas ce trésor! — Oh! je le dis à celles-là : « N'approchez pas! allez-vous-en plutôt à l'antre des hyènes leur enlever leurs petits! à qui volera mon bien, je lui volerai sa vie, c'est-à-dire je la tuerai. »

» Tout à l'heure j'avais besoin de pleurer, maintenant j'ai besoin de mourir. — Giuseppe, vos yeux sont deux étoiles ! »

XXXI.

Léonora ne parlait plus. Inez demeurait pétrifiée d'effroi. Un silence profond régnait entre ces deux femmes. — A cette heure avancée dans la nuit, aucun bruit ne s'élevait de la ville ni des lointaines parties de l'île; tout était morne et muet dans

ce vaste salon, dans le palais Carafa, dans la cité somnolente.

Tout à coup, par les balcons ouverts, un bouquet de jasmins blancs, avec cette devise : « Inez ma bien-aimée ! » vint tomber aux pieds de Léonora. Il y eut un mouvement de commotion subite qui retira l'une de son délire, l'autre de sa stupeur; et tout aussitôt, au milieu du calme et du grand silence de la rue déserte, une voix s'éleva jeune, forte et pure, émue de s'entendre elle-même et vibrante aux battemens de cœur de celui qui chanta :

Si j'étais, ô ma souveraine,
Oh ! si j'étais le capitaine
Qui commande à deux cents archers :
Tu serais dame châtelaine,
Tu porterais au cou la chaîne,
La chaîne d'or du capitaine
Qui commande à deux cents archers.

Si j'étais, ô ma bien charmante,
Si j'étais le prieur qui chante,
Qui chante vêpre à son couvent :
Tu serais en atours brillante,
Tu porterais plus riche mante
Que celle du prieur qui chante,
Qui chante vêpre à son couvent.

Si j'étais, ô ma belle reine,
Plus que prieur et capitaine,
Si j'étais ange au paradis :
Je quitterais pour toi sans peine,
Je quitterais le saint domaine
Pour te donner, ma douce reine,
Ma place d'ange au paradis (5).

—Vraiment, Inez, dit Léonora tenant le bouquet entre ses mains et au moment où la voix qui avait chanté tout d'un trait ces paroles s'arrêta, — vraiment l'air de ce chant est simple et passionné, la voix a quelque chose de suave et de profondément triste ! et à coup sûr, ou je me trompe fort,

celui qui vous appelle, sur cette devise, Inez sa bien-aimée, et que vous ne m'avez jamais nommé, Inez! celui qui chante avec une voix si charmante doit avoir une figure à l'avenant!

En même temps Léonora, qui s'était levée, laissa tomber le bouquet de fleurs sur les genoux de la jeune fille et s'avança doucement sous les rideaux du balcon, car la voix, après une courte pause, avait repris :

Mais je n'ai rien, ma bien-aimée,
Rien de l'église ou de l'armée,
Ni paradis ni beau trésor ;
Et j'aurais plus.....

Une soudaine rafale de vent, qui vint à soulever vivement les rideaux rejetés en dehors, laissa voir Léonora debout et à découvert derrière la rampe de marbre.

Un jeune homme sortant des ombres de la rue mit alors un genou en terre, avec un geste de suprême adieu; mais s'apercevant sans doute que la femme ainsi apparue n'était pas Inez, il se releva vivement et s'éloigna, bientôt perdu dans la nuit obscure.

Cependant Léonora s'était jetée sur la balustrade, le corps ployé, la tête penchée, le bras étendu, avec des paroles étouffées, un tremblement affreux, une angoisse désespérée. Quand elle se releva, Inez, comme attirée par une puissance galvanique, était debout derrière elle.

—Oh! dit Léonora en la saisissant par le bras, oh! c'est lui! Je sais tout à présent, c'est lui qui chantait, c'est lui que j'ai vu! c'est lui que vous aimez, et c'est vous qu'il

aime! C'est lui, c'est Giuseppe! oh! c'est infâme! Et vous ne le disiez pas!

—Madame, répondait Inez en voulant se dégager de cette étreinte qui la brisait, madame, laissez-moi! —madame, vous me faites peur!

— Je vous fais peur, dites-vous? Je vous fais mal peut-être! Oh! c'est à rire de pitié! —Et elle riait d'une manière livide. — Et moi n'ai-je pas grand mal, dites? — Et elle se portait l'autre main sur ses tempes échevelées et douloureuses. —Oh! malheureuse que je suis! Venez au balcon, vous qu'il aime! venez voir celui qui chante! c'est Giuseppe, vous dis-je; oh! c'est bien lui! Ne dites pas non, je l'ai reconnu! J'ai pour lui des yeux qui le verraient dans la nuit des morts. —Venez donc; il est là qui vous appelle et qui vous attend.

—Je ne veux pas aller sur ce balcon, madame! tout me fait peur! – Grâce et pitié! Je ne savais, avant cette nuit, je ne savais rien de votre amour. Oh! madame, laissez-moi!

—Tenez, je ne vous ai jamais aimée! je m'en aperçois à présent. Mon Dieu, que je m'étais trompée! Il y avait en moi d'inexplicables mouvemens de cœur et des saisissemens les premières fois que je vous ai vue! et moi qui croyais que c'était quelque sympathie vers vous! Oh! je le vois bien, c'était de ces avertissemens comme il m'en arrive toujours, un avertissement de mon malheur! c'était de l'aversion, et je me trompais! Et vous aussi, vous si jeune, vous me trompiez!

Mais bientôt Léonora ne parla plus, les

mots ne vinrent plus qu'en sanglots sur ses lèvres. Une lutte machinale et d'instinct s'était engagée entre ces deux femmes, l'une voulant se dégager et fuir, l'autre retenant toujours le bras qu'elle serrait d'une étreinte convulsive et folle, jusqu'à ce qu'enfin Inez tomba sur les mosaïques du pavé, froide, inanimée, mourante.

LIVRE XII.

Allons, dit-il à ceux qui l'entouraient, allons repousser les Turcqs : il ne faut pas craindre des gens à qui tous les jours nous faisons peur. (Paroles de Villiers de L'Isle-Adam. — Voir la *Grande et merveilleuse oppugnation et prinse de la noble et très-anciennement renommée cité de Rhodes*, par Fr. Jacques bastard de Bourbon, commandeur de Saint-Maulvis, Doysemont et Fonteynes, au prieuré de France.)

XXXII.

Les Maltais, pénétrés encore de la crainte respectueuse que l'Ordre avait su leur imposer depuis les premiers temps de son établissement dans l'ile, soumis au gouvernement des chevaliers au point de ne pas oser prononcer irrévérencieusement le

nom d'un seul de leurs maîtres, persuadés qu'une prompte vengeance réprimerait le premier signe d'une rébellion de leur part, avaient patiemment porté sans plaintes ni murmures, depuis deux siècles et plus, le joug quelquefois pesant de leurs dominateurs. Malte était peut-être le seul pays qui depuis tant d'années n'avait pas éprouvé ces secousses intérieures qui sont le malheur des nations. Qui donc pouvait, sans être initié au complot, prévoir l'attaque de cette audacieuse conspiration que Mannarino avait encouragée dans son église, qui avait ses influences établies, ses soldats et ses chefs, la croix métropolitaine pour bannière, des prêtres et des clercs exaltés pour la suivre, des signaux et un mot d'ordre, et qui, marchant entourée de secret et de silence, en était enfin venue à l'heure de l'exécution. Aussi les membres de l'Ordre,

pendant cette nuit qui suivit la fête de la Nativité, cette même nuit qui fut si vivement troublée à l'hôtel de Lombardie, reposaient-ils dans le sein de leur antique sécurité et d'un paisible sommeil, quand vers quatre heures du matin un coup de canon tiré du fort Saint-Elme les réveilla d'une manière inopinée. Pendant qu'ils étaient chacun en perplexité et tout alarmés de ce signal extraordinaire, un autre coup de canon, parti du cavalier d'Italie, répondit au premier. — Rien ne saurait décrire leur inquiétude. En quelques instans la ville fut sur pied, remplie de mouvement et de confusion. On s'enquérait, on s'empressait : tous les yeux cherchaient au haut du fort Saint-Elme, avec les premiers rayons du jour, le drapeau de l'Ordre, qui ne s'y voyait plus. Des bruits de conspiration circulaient, on parlait d'un soulèvement qui allait écla-

ter. Cependant la masse du peuple, ne témoignant d'autre sentiment que l'attente et la curiosité, semblait étrangère à toute agitation.

Nul doute que si pour le succès d'une entreprise il suffisait seulement du courage et de la résolution des chefs, le triomphe de celle-ci n'eût été complet. Intrépides parce qu'ils étaient sans prévoyance, résolus parce qu'ils étaient nourris d'un faux espoir, exaltés parce qu'ils avaient pour soutien leur fanatisme religieux, les principaux conjurés s'étaient réservé la tâche périlleuse de se rendre maîtres des deux points qui commandent la ville, laissant au grand nombre de leurs partisans le soin d'accourir au signal donné pour achever l'œuvre commencée. C'est en cela que firent preuve de peu d'expérience ces défenseurs des privi-

léges nationaux, puisqu'ils n'avaient pas calculé combien équivoque et peu sûre est la coopération promise quand, l'instant décisif arrivant, le succès ne s'offre qu'incertain, l'excitation des voix écoutées manque et le danger se présente.

N'auraient-ils pas dû réfléchir que ceux en qui ils avaient surtout fondé leur confiance d'aide et de concours étaient des habitans qui, retenus par le sentiment de la famille et de la propriété et mille autres liens, deviendraient timides quand les murailles des forts leur cacheraient les chefs? N'auraient-ils pas dû penser que ce plan hardi, qu'ils voulaient mener à fin, devait s'accomplir dans un pays depuis longtemps soumis aux circonspections d'une obéissance servile envers ceux-là même qu'ils attaquaient, et dans lequel, en un mot, se

professait cette maxime, aujourd'hui peut-être oubliée : « Sur Dieu peu de paroles, et sur le prince aucune? »

Cependant dans cette nuit enfin venue qui devait rendre à la nation maltaise la jouissance de ses libertés, et quand fut arrivée l'heure de ce coup de main depuis si longtemps projeté; les chefs se divisèrent en deux troupes qui marchèrent en silence vers les points désignés. L'une, avec le secours d'un adjudant des milices en ce moment chargé du service de garde et gagné à la cause, était parvenue, avec un incroyable bonheur, à s'emparer du fort Saint-Elme sans résistance et sans coup férir; l'autre, beaucoup moindre en nombre, favorisée de son côté par le succès, s'était heureusement jetée dans le cavalier d'Italie.— Alors les conspirateurs pouvaient se glori-

fier de tenir l'Ordre à leur discrétion dans l'enceinte des remparts, puisque du fort Saint-Elme ils commandaient la ville et les deux ports, et du cavalier d'Italie la ville et la campagne. Il ne fallait plus, pour compléter ce succès inouï, que l'aide de leurs nombreux complices engagés dans le soulèvement et qui devaient s'assurer des portes et de tous les autres points de défense faciles à emporter dans le premier moment d'alarme et de surprise ; mais ce fut ce qui leur manqua.

Le signal du canon, qui proclama leur succès, n'éveilla pas les promesses solennellement jurées. La réflexion, la peur, l'hésitation, devenues puissantes au moment d'agir, refroidirent le cœur de ceux qui s'étaient liés avec tant de sermens : devenus sages par lâcheté, ils se réfugièrent dans la

prudence, c'est-à-dire dans l'inaction. Tout dépendit de ce premier mouvement, et les conjurés qui s'étaient enfermés dans les forts se trouvèrent abandonnés.

Ils étaient nombreux dans le fort Saint-Elme, où, Mannarino en tête, ils avaient désarmé par surprise le chevalier de Guron, qui commandait la forteresse, deux autres chevaliers sous ses ordres, avec neuf soldats de garde, et s'y étaient établis.

Mais dans le cavalier d'Italie, qui n'est qu'une simple défense du côté de la campagne, au lieu que le fort Saint-Elme est une redoutable citadelle, ils n'étaient entrés que quatre conjurés, ceux-là qui étaient commandés par Giuseppe, le frère de Mannarino. — Ce fut en se rendant isolément, pendant la nuit, au point de réunion, avant

la division des deux troupes, que Giuseppe, s'étant arrêté devant l'hôtel de Lombardie, avait envoyé à Inez, dans son rapide chant d'amour, un premier aveu et un dernier adieu.

XXXIII.

Personne dans l'île n'avait tressailli plus vivement à ce coup d'alarme, quand il retentit sur la ville, que le Grand Maître Ximénès. Le premier enseigne de la compagnie des gardes, ayant appris d'un de ses soldats les bruits qui se répandaient, fit

aussitôt fermer les portes; il réunit autour du palais autant de forces qu'il s'en put trouver, et ces mesures prises, il se résolut enfin à porter au prince la disgracieuse nouvelle.

A ce mot de rébellion, Ximénès, se rappelant que le foyer de conjuration qu'il avait sinon lui-même allumé, du moins excité dans d'autres temps, n'avait jamais été éteint, eut un moment de repentir amer devant sa coupable négligence et devant l'abandon de sa propre expérience; il regretta vivement le dédain qu'il avait fait de ses anciens complices et des avertissemens que peut-être il avait même reçus; il entrevit une conspiration générale, dont il put mieux que tout autre comprendre la force et l'ensemble; il jugea d'un seul coup d'œil quel moment favorable avait été choisi, quand

l'île était dégarnie de ses défenseurs, des troupes aguerries et du plus grand nombre des chevaliers. Tel fut le sentiment de sa poignante humiliation, à l'aspect d'un événement inouï dans l'histoire de Malte et de la honte qui allait en couvrir son règne, que cette honte publique, le tirant de la peur secrète où il vivait depuis si longtemps, lui rendit son énergie : il releva la tête devant cette crainte et ce danger qu'il pouvait avouer et combattre; il se retrouva homme de cœur, et se sentant frémir d'indignation, ce fut quand il entra cette fois dans le conseil, avec le regard altier du grand prieur de Navarre, sans peur et sans pâlir.

Le conseil s'était assemblé de lui-même. A cette heure matinale, on avait vu tous ces vieux baillis consternés, confus, et d'un

pas hâtif traverser la ville et se rendre au palais. Une canonnade continuelle qui partait à présent sans relâche et comme un appel imminent des batteries du fort Saint-Elme augmentait le trouble d'un pareil moment.

— Messieurs, dit Ximénès, qu'apprends-je donc et que se passe-t-il ici? Il y a une conspiration parmi nos vassaux de l'île, et des conjurés, me dit-on, sont maîtres des forts? Quelqu'un de vous connaît-il d'autres détails? — Qui les sait, les dise.

— Altesse éminentissime, répondit Antonio de Ribas, j'ai traversé toute la ville, et jusqu'à présent tout est calme. Si la conspiration est générale, le soulèvement ne s'est pas encore déclaré. Mais à présent un fait n'est que trop certain : des conjurés

ont enlevé par trahison et par surprise le fort Saint-Elme et le cavalier d'Italie.

— Le fort Saint-Elme? est-il donc vrai! Mais c'est notre couronne que cette forteresse! Et les trois autres châteaux, monsieur le bailli, le fort Sant-Angelo, le fort Manoël, le fort Ricasoli? parlez, à qui sont-ils? à l'Ordre encore ou bien à ces indignes rebelles?

— Monseigneur, répliqua le bailli de Ribas, ils n'ont pris, je vous le répète, que la forteresse et le cavalier d'Italie; tous les autres postes sont à nous. S'ils ont à l'extrémité du promontoire le fort Saint-Elme, qui commande ainsi les deux ports, nous demeurons maîtres encore de l'entrée par les deux autres rivages : pour l'un des ports, par le fort Manoël; pour l'autre, par

le fort Ricasoli. — Les portes de la ville sont fermées, et je peux dire à votre altesse que rien ne bouge dans la place.

—Alors donc, s'écria Ximénès, ils nous rendront ce qu'ils nous ont pris, et ils le rendront tout à l'heure, car, sur mon honneur, je m'en irai, puisqu'il est encore à nous, au château Sant-Angelo, où s'enferma le grand La Valette(6), et de là je leur enverrai les mêmes boulets qu'il envoyait alors aux Turcs de Soliman quand ils étaient eux aussi sur cette même pointe de Saint-Elme! Car ces boulets, je vous le jure, je les saurai prendre tant qu'il restera, non plus des prisonniers turcs, mais une tête à couper sur les épaules d'un Maltais?

La violence de ces paroles produisit dans l'agitation du conseil un moment de silence.

— Monseigneur, dit le bailli de Rohan, nos poudrières sont au château Saint-Elme, et toute la ville est bâtie comme la citadelle sur le rocher Sceberras; des boulets comme ceux dont parle votre éminente altesse mettraient bien vite le feu aux poudres. — Ces hommes-là doivent être des gens désespérés.

Alors tous les avis divers s'élevèrent en sens contraire.

Le Grand Prieur Giambattista Afflitti conseilla de rechercher avant tout la nature et le caractère de la conjuration; il disait qu'il fallait en appeler à la loyauté du peuple pour s'assurer de la vraie disposition des sentimens publics. — Et aussitôt Ximénès envoya des ordres pour que le peuple fût invité à prendre les armes; con-

tre les factieux et à venir en défense à l'Ordre.

Il y en avait qui s'alarmaient outre mesure, d'autres qui proclamaient leur sécurité.

— Que voulez-vous, disait le bailli Doz, que fasse contre nous, même en l'absence des nôtres, une poignée de factieux? Quand même ils auraient le dessus, n'aurons-nous pas ensuite des garans et des vengeurs dans tous les princes de l'Europe catholique?

— Ma foi, monsieur le castellan, répondait Claude de Saint-Simon, toutes les croisades du monde ne nous rendront pas ensuite la vie si ces misérables nous la prennent! La vie d'abord, nos droits après!

— Et la vengeance ensuite! ajouta le Grand Maître.

Les uns étaient pour les mesures violentes, les autres pour les partis modérés.

— Messieurs, dit enfin le bailli de Rohan, qui avait déjà parlé, tout dépend de nos vassaux de la campagne. J'ai regret à le dire; mais si parmi eux l'irritation est générale et que le soulèvement se déclare, nous n'avons pour seule ressource, en petit nombre comme nous voilà restés, sans défense possible au milieu d'une population de cent mille âmes, nous n'avons qu'à nous retirer en bonne contenance jusque dans la Sicile, en attendant que le temps nous apporte secours.

Deux mesures attirèrent donc en ce mo-

ment difficile l'attention du conseil : la première et la plus urgente était de confier les moyens de défense à ceux des baillis qui se distinguaient le plus par leur prudence et par leur fermeté, et l'on choisit Emmanuel de Rohan et Antonio de Ribas; la seconde, non moins importante, était d'avoir des renseignemens exacts sur l'état de la campagne, et pour en obtenir on fit partir en toute hâte vers la Cité-Notable le Capitaine de Verge (7), don Pasquale Testaferrata.

Jusque-là tout le conseil était demeuré dans une ignorance complète des véritables motifs qui avaient porté les rebelles à prendre les armes contre l'autorité de l'Ordre, et comme on se les demandait sans réponse certaine, il y en eut qui proposèrent d'envoyer un message à ceux de la

citadelle pour apprendre d'eux-mêmes les causes de leur mécontentement et savoir s'ils étaient dans l'intention d'en venir à des accommodemens.

A cette proposition, bien des réclamations s'élevèrent.—C'était manquer à l'honneur de l'Ordre! Avait-on jamais vu les chevaliers donner même à ceux de l'île le droit de faire supplique? — Devait-on reconnaître à ces vassaux, bons tout au plus pour le service des galères et le fouet des Révéditeurs, une puissance assez grande pour les traiter non plus en rebelles qu'ils étaient, mais aujourd'hui sur le pied d'ennemis en guerre?

Ces paroles étaient bonnes en tout autre temps; mais en ce moment la crainte de verser le sang dans une attaque inutile et

de voir sauter la ville par une explosion désespérée des poudres de la citadelle, la confusion qui résultait du manque d'informations précises et du continuel retentissement des canons du fort Saint-Elme, déterminèrent le conseil à sacrifier toute considération à l'empire de la nécessité. Bien plus, et pour donner à cette démarche tous les caractères d'égards particuliers, ce fut le Mestre Écuyer lui-même que l'on chargea du message, l'officier par la voie duquel les Grands Maîtres transmettaient leurs volontés aux seuls chevaliers de l'Ordre!

XXXIV.

Au bout de quelques heures, voici quel fut le résultat des moyens adoptés. Un courrier expédié de la Cité-Notable par le Capitaine de Verge assura que la tranquillité la plus parfaite régnait dans la campagne et que l'attitude des habitans n'an-

nonçait pas de sentimens hostiles. D'un autre côté, la population de la ville, qui tout entière dépendait de l'Ordre et qui se rattachait par une infinité de liens non-seulement au corps souverain, mais aux personnes mêmes des chevaliers qui le composaient, s'empressa de se rendre à l'appel du commandant de l'artillerie et de se réunir avec des démonstrations d'empressement pour la défense du prince. A ce point que parmi les plus ardens à faire preuve de zèle, se voyaient ceux-là surtout qui ayant promis leur adhésion au parti des révoltés semblaient vouloir s'abuser eux-mêmes sur leur complicité par la promptitude de leur trahison.

De sorte que vers le milieu du jour les informations obtenues, ainsi qu'une sage distribution de soldats en armes à la garde

des portes, à la défense des postes importans et à la surveillance des deux points occupés, permirent au conseil, qui put voir autour de lui, de se regarder à l'abri d'une attaque et de prendre avec les mutins le langage de la sévérité.

Le message du Mestre Écuyer au fort Saint-Elme n'avait pas été heureux, et les rebelles n'avaient pas voulu comprendre quelle insigne distinction leur était accordée par l'envoi de ce parlementaire, car ceux qui étaient aux avant-postes voyant s'avancer un officier de l'Ordre, dont ils se regardaient indépendans, l'avaient reçu à coups redoublés de mousquetades, et l'avaient contraint à se retirer promptement sans qu'il eût pu accomplir sa mission.

Ce devait être pour ces hommes une

cruelle surprise de voir que leur premier succès et leur continuel appel n'amenaient pas le soulèvement duquel dépendaient leurs espérances. Jugeaient-ils qu'il y avait désormais moins de danger à poursuivre qu'à abandonner une entreprise dont la seule tentative devait attirer sur eux l'inexorable indignation de l'Ordre? ou bien attendaient-ils encore, par suite de leurs illusions, le moment où la population mécontente allait se rallier autour d'eux? Quoi qu'il en fût, ils demeuraient fermes à leurs postes.

Dans cette position, il n'y avait qu'une attaque résolue et décisive des deux forts au pouvoir de rebelles qui pût couper court et mettre fin à la conspiration : ce fut la pensée du conseil; mais la crainte d'une résolution désespérée de la part de

ceux qui tenaient le fort Saint-Elme, l'espérance d'obtenir par capitulation ce qui aurait coûté quelque vie précieuse, le regret d'avoir à tourner contre leur belle citadelle leurs propres canons et surtout la peur d'accroître ainsi l'importance et l'éclat du complot au lieu de l'étouffer en silence aussitôt que né, tout cela fit réserver pour dernière ressource ce dangereux moyen; mais en même temps il fut décidé que pour convaincre les mutins du grand fort de leur impuissance et du parti qu'on leur réservait, il fallait sans retard présenter l'escalade au cavalier d'Italie, qui n'offrait pas le péril des poudres.

Bientôt on vit se réunir à cet effet et avec un grand appareil, outre la force militaire, les chevaliers qui étaient restés dans l'île et la foule de leurs partisans, amis vrai

ou apparens, mais tous s'empressant avec des démonstrations de leur zèle à l'attaque d'un petit fort occupé par quatre personnes. Cette grande entreprise s'exécutait sous les ordres du commandant de la garde maëstrale, le chevalier Tussan d'Hannonville. Et d'abord pour la défense et la garantie des assaillans, un corps de cinquante soldats fut placé sur le haut de l'Albergo de Castille, dont la position dominait le point d'attaque.

Au signal donné, le commandant, à la tête de vingt chevaliers et de cent soldats, s'avance au pied du fort; les échelles étaient déjà posées. Alors chevaliers et soldats, avec cette hardiesse qui vient de la certitude de ne pas trouver de résistance, escaladent vivement la muraille. Pas une âme vivante ne s'était montrée sur la plate-

forme; cependant une fusillade soutenue accueille leur arrivée. Le jeune chevalier Corio, qui, plus imprudent que les autres, s'était avancé avec trop de sécurité, tombe mort et auprès de lui deux soldats. L'exaspération des assiégeans devient réelle et ne connait plus de bornes; ils se précipitent à l'intérieur et se saisissent des quatre rebelles.

— A mort les factieux! à mort les vassaux révoltés! à mort les assassins d'un chevalier de l'Ordre!

C'étaient les cris qui s'élevaient dans le fort, parmi la foule des assaillans; c'étaient les voix de ceux qui voulaient par la mort des victimes s'assurer le secret de leur participation au complot.

— Messieurs! s'écria le commandant

d'Hannonville en se jetant en travers pour protéger de son corps les prisonniers, messieurs, qu'allez-vous faire? Vous avez ici quatre factieux; mais oubliez-vous qu'au fort Saint-Elme, ils ont entre leurs mains le chevalier de Guron, La Colinière et d'Ébinger? — Pour Dieu, pas de violence! Ne songez-vous pas aux représailles?

Ces paroles arrêtèrent l'indignation des plus furieux. Les prisonniers furent enchaînés, resserrés étroitement et gardés à vue; tandis que les vainqueurs s'en allaient déposer aux pieds du Grand Maître les armes des révoltés.

LIVRE XIII.

« Si vous le faites de bon gré, nous jurons par le Dieu qui a fait le ciel et la terre, par les vingt-six mille prophètes, par les quatre musaphi qui sont tombés du ciel et par notre grand prophète Mahomet que vous pourrez sortir en sûreté ; mais si vous ne déférez promptement à nos ordres, vous passerez tous par le tranchant de notre redoutable épée. » (*Sommation du sultan Soliman aux chevaliers de Rhodes.*)

XXXV.

Alors le conseil de l'Ordre, reprenant l'espérance de réduire ceux du fort Saint-Elme par la persuasion en y ajoutant la crainte, se résolut à envoyer au chef des mécontens, qu'il savait être le prêtre Mannarino, non plus le Mestre Écuyer, mais

un homme de son propre caractère, dont on ne pouvait mettre en doute l'influence et l'estime. On choisit le vicaire du diocèse, le chanoine Gaëtano Grech, cet ami de la paix, celui qui avait engagé précédemment les conjurés à se désister de leur dessein et qui leur avait refusé sa participation. Cette fois il promit son aide; il accepta avec empressement une occasion de se montrer utile à l'Ordre en même temps qu'aux siens, et chargé des instructions nécessaires, il prit aussitôt le chemin de la citadelle.

Au récit de ce qui venait de se passer dans le cavalier d'Italie, à la nouvelle que Giuseppe son frère était prisonnier, chargé de fers et dévoué à toute vengeance, l'exaltation de Mannarino s'évanouit, le prêtre devint homme, le conspirateur sentit tom-

ber son courage, et des larmes amères coulèrent de ses yeux. Le découragement qui s'empara tout aussitôt de ses compagnons ne se peut imaginer : leurs illusions se dissipèrent pour faire place à l'abattement, et une terreur panique saisit leurs esprits quand le vicaire leur peignit leur isolement, les mesures de sûreté prises dans la ville, la tranquillité de la campagne, et leur fit voir sur les positions les plus voisines, les batteries qui le jour suivant devaient les réduire à l'obéissance. Ils se décidèrent en un instant à en venir à une capitulation avec l'Ordre; mais retenant par prudence le vicaire au milieu d'eux, ils envoyèrent par le promoteur fiscal de l'évêché, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte, l'article unique de leur soumission conçu en ces termes : « que les insurgés promettaient de rendre la forteresse et de

renoncer à toute entreprise si on leur accordait l'impunité pour eux-mêmes et pour leurs frères du cavalier d'Italie, et si l'on garantissait l'observance des priviléges de la nation. »

Les registres de l'Ordre, où se peut lire cette demande des rebelles écrite ainsi en termes équivalens, conservent à la suite cette réponse : « que le Grand Maître et le Conseil, ayant examiné la demande avec la plus grande attention et se rappelant leur clémence naturelle, promettaient aux insurgés l'observance des priviléges de la nation, qu'ils croyaient n'avoir jamais lésés et pour la violation desquels on n'avait jamais réclamé ; et quant à l'impunité sollicitée, feraient grâce de la vie et de toute peine corporelle à ceux du fort Saint-Elme, pourvu qu'à l'instant même ils missent bas

les armes; qu'ils sortissent six à six du fort, et qu'à l'avance ils envoyassent douze d'entre eux en otage, au palais du Grand Maître. »

Lorsque cette délibération eut été rapportée à Mannarino et qu'il en eut fait lecture à ses compagnons, de grands cris de joie éclatèrent, et ces gens qui le matin même étaient résolus à mourir intrépidement à leur poste et, plutôt que de se rendre, à s'ensevelir sous les ruines fumantes de la citadelle, se réjouissaient à cette heure d'avoir la vie sauve. Ils s'écrièrent qu'ils étaient prêts à donner les otages, qu'ils étaient prêts à rendre les armes, qu'ils étaient prêts à sortir du château!

— Mes frères! s'écria Mannarino, de grâce, ne précipitez rien! examinez cha-

cune des paroles qu'on nous envoie! Pensez donc qu'un mot de plus ou de moins peut contenir la vie de quatre hommes! Ne voyez-vous pas qu'il n'est fait aucune mention des prisonniers du cavalier d'Italie, et qu'ils ne sont pas regardés comme des otages, puisque vous devez en donner d'autres? Hélas! allait-il ajouter d'une voix étouffée, ne songez-vous pas que Giuseppe est mon frère!

Un murmure de mécontentement couvrit ces paroles. — Que voulait-il donc? encore un autre message, encore un retard? — N'était-ce pas mettre à bout la patience de l'Ordre, qui, au lieu de remercîmens pour sa gracieuse délibération, allait recevoir de nouvelles conditions? Ne devait-on pas d'ailleurs s'en rapporter à la générosité du Conseil?

Tel avait été le changement dans les idées et la soudaine abdication qui s'était faite en ces hommes, que Mammarino, tout à l'heure encore entouré d'une si grande autorité, conservait à peine assez de force pour retenir maintenant leur élan dans cette direction contraire et faire entendre sa voix.

Cependant il obtint, moitié par ses instances, moitié par la honte des reproches, avec des larmes dans les yeux et une mortelle anxiété dans l'âme, qu'un second message partirait avec une condition formelle et spéciale pour l'impunité des quatre prisonniers.

Il fallut toute la puissance de la vertu de cet homme pour obtenir un pareil ascendant dans ce moment désordonné, d'au-

tant plus que la nuit approchant, ce retard remettait les impatiences au lendemain, en différant jusqu'au jour suivant la réponse attendue, la reddition du fort et la sortie des assiégés.

XXXVI.

Ce fut donc à contre-cœur que cette troupe indisciplinée, mais désormais en toute sécurité sur son propre compte, se disposa à passer la nuit dans la citadelle. Il vint alors à l'idée de plusieurs que c'était

un procédé convenable, la capitulation étant aussi avancée, de remettre en liberté, dans un corps de bâtiment séparé le chevalier de Guron et les deux autres chevaliers surpris en même temps que lui dans la précédente nuit et jusque-là gardés étroitement prisonniers. Malheureuse confiance qui devait tourner contre eux-mêmes et devenir si fatale à Mannarino!

De Guron n'avait pris aucune part aux pourparlers. — Dès qu'il se vit plus libre, il ne sentit d'autre désir que de se laver du reproche de négligence qu'il avait encouru et résolut aussitôt de se remettre en possession du fort. — Il put facilement se dérober à la surveillance d'un des rebelles placé pour la forme à la garde de sa porte, et secondé par les deux autres chevaliers, il trouve le moyen de pénétrer par un pas-

sage inconnu aux révoltés jusqu'à l'endroit où les neuf soldats qu'il avait eus sous ses ordres avaient été renfermés. Il leur donne des armes, et il attend avec eux les heures du matin et du profond sommeil.

Au moment donc où les rebelles, épuisés de forces, se reposaient des fatigues et des émotions de la journée précédente, ils furent éveillés en sursaut par un coup d'arme à feu : le major de Guron venait de renverser à terre leur sentinelle de garde. Ils se lèvent, se mettent en armes; mais le trouble et la confusion du premier moment, la panique de l'attaque, l'ignorance des forces qu'ils ont contre eux les engagent à reculer : on se bat mal quand on en est rendu au dernier mot d'une capitulation. Le commandant avance avec sa petite troupe, les culbute de chambre en chambre et d'étage en

étage. — Bientôt sur le sommet de la tour apparaît de nouveau l'étendard de l'Ordre.

Ainsi commença la deuxième journée et telle fut la nouvelle communiquée au conseil de l'Ordre quand il se rassembla : la rébellion était réprimée, la citadelle rentrée au pouvoir des chevaliers, leur domination plus forte que jamais. Il ne restait plus qu'à discuter la question de clémence ou de sévérité; mais ici le Grand Maître interposa son autorité souveraine, déclarant que, selon qu'il faudrait un exemple de mansuétude propre à calmer l'irritation ou bien un acte de rigueur capable d'imposer une crainte nécessaire, il userait à son gré de son droit de vie et de mort.

Sans contredit, les plus coupables des rebelles et les véritables chefs étaient ceux

du fort Saint-Elme. — Mais n'avaient-ils pas à invoquer les solennelles promesses d'une capitulation déjà consentie, et Ximénès pouvait-il, sans mériter le reproche de violer ouvertement la foi publique et sans trahir la parole donnée, laisser retomber sur eux sa colère et son indignation?

Cependant il sentait le cruel besoin de la vengeance bouillonner en lui; il se prenait de fureur à la vue de cette tache faite à son règne, dont toute l'Europe allait s'émouvoir et pour laquelle les chevaliers absens n'auraient pas à leur retour assez d'étonnemens et de mépris. — C'était une blessure publique, peut-être aussi douloureuse pour l'orgueil de cet homme que l'autre blessure secrète pour le repos de sa vie. Mais de ces deux traits qui lui avaient été enfoncés dans les plus vifs replis du

cœur, il voulait du moins, devant tous, en retirer le dernier, et de l'arme qui l'avait blessé faire jaillir du sang pour en laver son injure.

Aussi dans sa nature espagnole, si longtemps aigrie par la torture qu'il subissait en silence, s'éleva-t-il un mélange de joie féroce et de haine abominable contre Mannarino, le chef de tous ces indignes vassaux, prêtres et clercs, qu'il ne pouvait écraser, lorsqu'il comprit que, malgré le bouclier étendu sur lui par la sauvegarde de la capitulation, cet homme lui retombait dans les mains, vulnérable par la plus sensible partie de lui-même : on lui avait annoncé que le frère du prêtre était un des prisonniers du cavalier d'Italie.

Ceux-ci, par le succès inespéré du cheva-

lier de Guron, qui avait coupé cours au dernier terme des pourparlers, ne se trouvaient pas compris dans l'impunité consentie.

« Ah! se disait Ximénès, je puis donc frapper et pardonner en même temps! je puis donc garder ma parole et servir ma vengeance! Aux sujets de l'île, la clémence du prince, le pardon de ce troupeau de rebelles pris en armes à la citadelle; aux chevaliers de l'Ordre, la justice du Grand Maître, les têtes de ces quatre coupables, de ces prisonniers de l'autre fort, et sur l'heure même, à ce prêtre, leur chef à tous et que je ne peux frapper, la vengeance de Ximénès! »

LIVRE XIV.

De Deo parùm, de principe nihil !

XXXVII.

Mannarino était avec ses compagnons renfermé dans une des cours extérieures du fort Saint-Elme : ceux-ci honteux de la défaite qu'ils avaient subie au sein même du triomphe, inquiets des suites d'une capitulation encore indécise et que l'épée du

chevalier commandant le fort pouvait avoir tranchée, livrés à mille paroles et dans un état précaire qui n'était ni la captivité rigoureuse ni la liberté; lui, silencieux, à l'écart, plongé dans un abîme d'inquiétudes, le cœur navré d'une seule pensée, celle de son frère.

Le Mestre Écuyer, qui cette fois ne fut pas accueilli comme la veille, mais par le plus profond silence, parut au milieu d'eux; il chercha quelqu'un du regard, et s'avançant vers le malheureux curé de San-Publio, lui intima l'ordre de le suivre.

A la première enceinte de la forteresse, Mannarino fut mis dans une chaise exactement fermée qui, après une demi-heure de marche, s'arrêta sous les voûtes d'une autre porte fortifiée. Le prêtre, quand on

le fit descendre, pensa qu'on allait le jeter au fond de quelque prison? : « Mon Dieu, se disait-il, faites que ce soit moi la victime!» Et son cœur s'ouvrait à cette espérance, quand la voix d'un geôlier vint le rappeler à lui par ces mots :

— Il y a dans ce cachot un prisonnier qu'il vous faut préparer à mourir.

Mannarino entra, et d'abord ne vit rien dans ces ténèbres.

Bientôt il distingua, debout devant lui, un homme d'une haute taille qu'enveloppait un manteau. Dans l'enfoncement, vers la muraille, les formes de trois autres hommes, l'un chargé de fers, deux gardes à ses côtés; autour d'eux tous, le silence d'un tombeau.

Pendant qu'il se recueillait pour son ministère, distrait cependant par la funeste idée que dans quelque temps, après les lenteurs de la solennelle condamnation qu'entraînerait devant le tribunal et la justice de l'Ordre le crime de lèse-majesté, un coupable — et il frémissait — attendrait peut-être, dans un pareil cachot, un pareil secours : la vive clarté d'une torche qu'un des deux gardes alluma frappa ses yeux; le cachot s'éclaira, et d'un seul coup d'œil le prêtre vit tout. L'affreuse vérité, qu'il envisageait lointaine encore de bien des jours, était là toute prête devant lui.

Celui qui était enchaîné, celui qui sans doute l'attendait pour mourir, c'était son frère.

Il s'élança vers Giuseppe, il le serra con-

tre son cœur : il voulait parler et s'écrier; mais la voix lui manquant, il ne pouvait que baiser sur le front, sur les mains, sur ses chaînes, son jeune frère bien-aimé, et le presser de nouveau contre son sein avec mille sanglots étouffés.

— Giuseppe! s'écria-t-il enfin, mon Giuseppe, pardon! Mon pauvre frère, pardonnez-moi! c'est moi qui vous ai jeté ici! Oh! je suis bien coupable! Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi. Oh! mon Dieu, qu'ai-je donc fait! malheureux que je suis!

Puis, quand il put, il reprit :

— Giuseppe, vous voilà donc. Oh! que de fois j'ai pensé à vous! que de fois depuis ces deux nuits que nous nous sommes quit-

tés! Si vous saviez dans quelle horrible inquiétude j'étais! Tenez, je n'ai pas vécu! Oh! vous avez souffert, mon frère! Mon Dieu, comme vous êtes pâle! pauvre Giuseppe! oh! me voilà maintenant près de vous! L'avoir ainsi abandonné, moi qui ne l'avais jamais quitté! J'étais donc fou? Oh! oui, j'étais bien fou de m'occuper de toutes ces choses! A présent, je ne le quitterai plus! Oh quel bonheur de le revoir! Mon frère, mon cher enfant, ne soyez pas ainsi sérieux et triste! Tout ceci est fini. Laissez, Giuseppe, laissez-moi! Je vais aller, je vais courir vers le Grand Maître; je me jetterai à ses pieds, je lui dirai : « Me voilà, c'est moi qui ai tout fait. » O mon frère! vous n'allez pas mourir. Giuseppe, mon Giuseppe! mon enfant, mon cher enfant!

Et Mannarino ne pouvait s'en arracher.

Cependant, voyant le regard du malheureux jeune homme continuellement préoccupé au delà de lui, il en suivit vaguement la direction, et se retournant, ses yeux rencontrèrent alors cet homme sombre qu'il n'avait remarqué qu'en entrant. Le prêtre eut un subit instinct de frayeur : retenant toujours le bras de son frère, il fit un mouvement et s'avança pour voir l'homme au visage. Alors celui-ci laissa tomber son manteau.

C'était Ximénès.

— Vous ici, monseigneur ! — Et Mammarino se jetait à genoux. — O grâce et miséricorde ! non pas pour moi, c'est moi qui ai tout fait ! J'étais leur âme à tous depuis trois ans, j'étais le chef du complot. J'ai pris les armes, moi qui suis prêtre; je les ai dirigés,

moi félon et rebelle, au fort Saint-Elme. Oh ! moi, je suis coupable ! mais grâce pour ce jeune homme que voici et qui est mon frère, et que j'ai conduit à sa perte, moi qui devais être son bon guide et sa prudence ! Ce jeune homme n'a rien fait, monseigneur ! Voyez-le plutôt : c'est encore un enfant, il est tout jeune ! O monseigneur ! il serait trop jeune pour mourir, et puis l'on ne tue pas les enfans ! Au nom de Dieu, monseigneur, prenez-moi à sa place. Donnez-moi ses fers, donnez-moi son cachot, donnez-moi la mort ! mais rendez-le à la vie, lui, au grand air, au beau soleil !

Ximénès était immobile.

— Vous ne parlez pas, monseigneur ! C'est peut-être cette capitulation que vous nous avez donnée ? Mais je n'en veux pas ;

oh! je vous le déclare, j'y renonce pour moi, j'y renonce de grand cœur ; je rends sa parole à votre éminente altesse : et, croyez-le, tous diront que c'est bonne justice, et moi je leur dirai avant de mourir que vous êtes miséricordieux ! Oh ! soyez bon, car ce jeune homme n'a rien fait. Je vous le répète, c'est moi, malheureux, qui l'ai jeté dans ce cavalier d'Italie. J'ai dit aux rebelles qu'il était une partie de moi-même, je le lui ai dit à lui, et je vous jure à vous, monseigneur, qu'il n'a agi que par mes ordres. Il n'a eu ni sa liberté ni sa volonté; c'est moi qui ai tout fait!

Puis il reprenait :

— Si vous saviez ce qu'il voulait, lui! Mon Dieu! il ne rêvait pour l'Ordre que de nouveaux agrandissemens, une huitième

langue, que sais-je? Il aurait tout donné pour l'honneur de devenir chevalier de Saint-Jean : car c'est un noble jeune homme, monseigneur! il vous sera toujours soumis, il vous sera dévoué et reconnaissant, et je vous demande à deux genoux que ce soit, au lieu de lui, moi que vous fassiez mourir!

Ximénès secoua lentement la tête en signe de refus.

XXXVIII.

Il avait été informé de la tendresse de Mannarino pour son frère : il en avait fait son moyen de vengeance contre le prêtre ; mais il avait été bien loin de soupçonner une douleur aussi déchirante, et bien loin aussi d'interrompre l'infortuné, il savou-

rait avec une férocité silencieuse et satisfaite chacune de ses paroles d'angoisse.

Mannarino, le prêtre au grave et doux silence, n'était plus qu'un frère éperdu qui, dans ce cachot, devant le péril menaçant de cette mort, se mettait entre la hache et son frère; un homme que l'égarement de la douleur jetait en dehors de toute sa vie, qui tant que le Grand Maître devait rester là ne pouvait que crier grâce et supplier, qui s'épuisait en mille paroles.

Il continua d'une voix plus lente :

— Si vous n'avez pas compassion de lui, vous aurez pitié de moi, et vous ne me condamnerez pas, monseigneur, à vivre s'il mourait! L'existence sans cet enfant me serait une douleur plus amère que la mort.

Oh! vous ne savez pas quelle a été ma vie et quelle immense affection m'est venue au cœur pour Giuseppe dans cette solitude où je suis au milieu de tous. Pour moi, point d'affections au monde; point de mère, après l'enfance passée, qui ait pris mon front dans ses mains pour calmer les troubles de l'esprit ni mis un baume de douces paroles et de bienfaisans regards sur les vagues tourmens de l'âme; point de jeunes sœurs assises au repas et au foyer domestique qui aient apporté le mouvement et la gaité et leurs tendres soins dans la maison; pour moi, qui suis prêtre, pas de femme qui ait dit en regardant sa fille : « Celle-ci sera son épouse! » et qui m'ait jamais dans l'avenir accompagné du cœur et du regard; pour moi, pas une jeune fille qui ait désiré mon passage, qui ait rougi à ma venue ni qui se soit attristée à mon ab-

sence. — Non, non, pour moi rien de tous ces bonheurs ! Pas de famille qui m'attende le soir, pas de baisers qui chaque matin viennent me souhaiter d'heureux jours : le vide chez moi, l'indifférence au dehors; la solitude toujours, celle des hommes et celle du cœur, qui est aussi froide que la mort !

» Mais cet enfant grandissait, monseigneur; le bon Dieu m'avait pris en pitié, il m'a donné, à moi qui souffrais de tant de froid, un vivant rayon de son soleil; il a permis à mon cœur un saint amour; il a mis le mouvement et la vie, le bonheur et la joie dans ma maison déserte; il a peuplé ma solitude! J'ai vu revivre et fleurir auprès de moi, mais avec tout ce qui peut charmer, ma jeunesse qui s'en allait; j'ai formé des ambitions que je n'aurais jamais eues; j'ai entrevu de lointains rêves d'une

félicité perdue. Tout cela, cette félicité, cette famille, ce bonheur présent, ce bonheur à venir, ma jeunesse, mes rêves, ma consolation, c'est Giuseppe, ce jeune frère qui est là et pour qui je vous demande grâce, à mains jointes, à vos pieds, avec le cœur brisé, avec mes larmes, en vous baisant les genoux! »

Puis il reprit :

— C'est que je l'aime tant, monseigneur! Oh! vous aurez pitié!

Enfin Ximénès le voyant sans voix, à ses pieds, anéanti sur le pavé :

— La capitulation est pour vous, mais non pas pour ce jeune homme. — Je serai juste et fidèle à la parole donnée. — Je

vous ai fait remise de la vie et de toute punition corporelle, — c'est vrai ; — mais il faut un exemple. Vous avez outragé le prince et les grands dignitaires, vous avez attenté à leur majesté souveraine et à leur vie ; vous êtes traître et rebelle. Je ne peux plus vous atteindre vous-même, je vous punis dans votre frère. Un chevalier de l'Ordre, ici même, dans ce fort et dans l'attaque, a été tué : le sang versé demande du sang ! — Je vous le dis, ce jeune homme va mourir.

— Ne me condamnez pas à la torture de l'âme, monseigneur, cent fois pire que la torture du corps ! Ne me faites pas renier et blasphémer Dieu ! Faites-moi mourir au lieu de cet enfant. Votre parole donnée, je vous la rends. Le sang versé veut du sang ; prenez le mien ! — frappez-moi, c'est moi qui suis le coupable !

Puis se traînant sur les dalles :

— Mon Dieu, mon Dieu! que faut-il donc lui dire pour l'attendrir? — Malheureux prêtre que je suis!

— Mon frère, interrompit Giuseppe d'une voix ferme, c'est assez de supplications comme cela; aussi bien je ne tiens pas assez à la vie pour accepter cet échange que vous proposez, et si quelque chose peut me la faire regretter, c'est l'amitié que vous avez eue pour moi, mon frère, et la grande douleur où je vous vois.

» Mais tenez, en ce dernier moment qui me reste, je dois vous le dire, je ne suis pas malheureux de mourir. — Que ferais-je dans la vie, maintenant que toutes nos espérances sont détruites, les vôtres et les

miennes? — Les miennes avaient un but que vous n'avez jamais connu, mon frère, et qu'en cet instant suprême je me reprocherais de ne pas avouer; car vous saviez tout, hors cela, dans mon existence, mon bon et saint Gaëtano, et ceci pour vous est toute ma confession!

Giuseppe hésita, soit qu'il fût troublé devant sa propre pensée, ou devant la candeur du prêtre.

— J'aimais, reprit-il enfin, j'aimais d'amour la nièce d'un Grand Prieur de l'Ordre; et si je n'avais en pensée d'autre but que de réhabiliter la noblesse maltaise, c'était afin de m'élever jusqu'à la pupille d'une grande dame que vous connaissez, de la signora Margarita.....

— Vous aimiez, Inez! s'écria Ximénès

sortant à ce nom des impassibilités où il se tenait, Inez! le dites-vous bien! la pupille de la signora Margarita! Et la jeune fille?...

— Et la jeune fille, interrompit froidement Giuseppe en s'adressant à son frère, la jeune fille le savait, quoique je ne le lui eusse jamais dit. — Elle avait reçu mon aveu, et j'avais eu le sien : — vous dire comment, mon frère, je ne le sais pas moi-même! Mais la jeune fille m'aimait.

— Sur mon honneur, s'écria encore Ximénès courroucé, ce que vous dites là, vassal que vous êtes, est trop audacieux et bien téméraire!

— Cet amour, mon frère, faisait le bonheur de mes rêves. — Y renoncer, c'était déjà mourir, et maintenant le coup peut

arriver. Que devenir autrement, s'il m'eût fallu cacher toujours dans le cœur ce que Dieu lui-même y avait mis, réduit que j'aurais été à vivre d'ombre comme un criminel? — Devais-je donc voir, au-dessus de moi, passer le brillant bonheur des autres sans jamais y jeter les yeux? N'étais-je pas exilé de ces fêtes de la vie, pleines de lumière, de grand jour, de libres aveux, moi qui devais porter un masque sur mon front, mentir de mes lèvres et faire aux yeux des hommes du crime dans mon cœur, lorsque je le sentais noble devant tous, pur devant Dieu, fait pour toutes les belles choses et pour les beaux amours?

Le prêtre écoutait Giuseppe qui parlait, et peut-être s'étonnait-il du jeune homme, lui qui n'était habitué qu'à l'enfant. — A cette douce voix fraternelle, il res

tait plongé dans une contemplation fixe, inerte et douloureuse; il était la face retournée vers lui, mais toujours à genoux devant Ximénès. Peut-être entendait-il avec ces paroles un écho qui le reportait aux jours heureux, maintenant si loin perdus, de leur petite maison dans la Florianne; peut-être revoyait-il le platane de la porte, les jasmins en fleur, les poivriers de la muraille et le ciel bleu au-dessus; puis au dedans, le consentement de leur douce confiance, leur amitié, toute leur vie dans un même rayon de soleil.

Tout à coup il se réveilla comme en sursaut : c'était l'obscurité du cachot et la lueur de la torche! — Giuseppe ne parlait plus. Mais lui se retournant vivement vers le Grand Maître :

— Ne le tuez pas! s'écria-t-il, ne le tuez pas!

— Avez-vous achevé de confesser cet homme? dit Ximénès. Aussi bien il en est temps, et tout ceci doit finir!

En même temps, sur un signal de ses mains dont il frappa contre la porte, deux autres gardiens entrèrent qui se saisirent de Mannarino. Celui-ci comprit que c'était pour l'empêcher de se jeter devant son frère; il lutta contre eux comme s'il s'agissait en leur échappant de sauver la vie à Giuseppe.

— Je vous prends tous à témoin, cria-t-il enfin d'une voix furieuse et épuisée, je vous prends tous à témoin qu'il s'accomplit ici, dans ces horribles ténèbres, un

abominable assassinat! que cet enfant que l'on va tuer n'a point été jugé par l'ordinaire justice des hommes! qu'il n'a point été absous par l'Église ni pardonné de ses fautes! qu'il y a sur tout ceci réprobation des hommes, et qu'il y aura réprobation de Dieu!

Un des gardiens qui tenaient Giuseppe s'était saisi d'un cimeterre, et l'effroi du prêtre en voyait luire l'horrible lame, recourbée à la façon de celles qui viennent de Damas.

— Criez tant que vous voudrez, lui dit Ximénès. Ce sont ici des esclaves des galères qui ne parlent et ne comprennent que leur langage de mécréans. Criez! les hommes pas plus que les pierres n'ont d'oreilles pour vous entendre!

Puis, s'étant encore une fois repu de cette torture, il fit un signe, et le cimeterre s'élevant, le prêtre se débattit et jeta un horrible hurlement.

Mais quand la lame s'abattit, traçant dans les ombres du fond un rapide éclair, Mannarino, comme frappé du même coup, tomba la tête et la face sur les dalles du pavé. Une convulsion tordit son corps, il se roula comme un reptile sous les étreintes. Puis, se redressant sur la poitrine, avec un regard dont l'horreur fit reculer le Grand Maître :

— Maudit, murmura-t-il, oh! maudit sois-tu!

Ximénès se passa la main sur le front comme pour se garantir de l'imprécation, et puis l'étendit comme pour écarter de

lui cet anathème. Il sortit du cachot, frémissant et pâle ; mais en parlant des trois autres coupables faits prisonniers au cavalier d'Italie, il montra du doigt aux geôliers un endroit qu'il désignait sur la plate-forme du fort, et il fit un même signe quatre fois répété.

Ensuite il regarda le soleil, qui déjà déclinait, et se rappelant le jour et l'heure en même temps que la promesse irrévocable et dernière qu'il avait faite à Léonora :

« Allons, se dit-il, c'est aujourd'hui le deuxième jour après la Nativité ! et nous voici bientôt à la deuxième heure avant l'*Ave Maria* du soir! A mon tour à présent d'aller dans cet oratoire de Saint-Jean détester et maudire ! »

LIVRE XV.

Heureux le malheur qui n'est pas accompagné d'un autre. (*Proverbe grec.*)

XXXIX.

Depuis l'événement qui lui avait montré dans Inez une rivale préférée, et pendant que la jeune fille était elle-même retenue sur son lit par une fièvre brûlante, Léonora avait vu s'écouler le jour et la nuit qui suivirent, sans avoir, pour ainsi dire, le sentiment des choses : elle demeurait tout endolorie du cœur et plongée dans un accablement voisin de la torpeur.

Le matin du deuxième jour où devait se consommer si fatalement le supplice dans la prison, c'est à peine si les bruits qui avaient retenti dans la ville étaient venus jusqu'à elle. Quelle part y prenait-elle, ignorant comme elle le faisait les motifs du complot et jusqu'au nom des chefs? De vagues pensées pleines de douleur s'élevaient et retombaient dans son sein; elle était seule, et des larmes amères coulaient silencieusement sur ses joues.

Cependant elle suivait du regard la marche de la lumière dans le ciel :

« Nous sommes au deuxième jour après la Nativité, pensait-elle ; c'est donc ce soir que je dois voir cet homme! Comme ma joie eût autrefois accueilli la promesse qu'il va tenir : car c'est aujourd'hui son dernier délai. Ni prétextes, ni mensonges, ni de-

voirs ne peuvent l'en empêcher : il viendra dans l'oratoire de Saint-Jean. Oui, malgré ce froid mortel qui me glace le cœur, j'y sens encore un tremblement aux approches du moment qui va me rendre ma fille, pauvre enfant que j'ai tant aimée! Hélas! mon Dieu, reprit-elle, quel triste amour ai-je maintenant à lui offrir! Que je la bénisse seulement de mon premier baiser et que je m'endorme après du sommeil des morts! »

A cet instant et malgré sa volonté d'être seule, une camériste entra :

— Madame, dit cette femme avec hâte, on demande la signora Margarita, que les dévotions de sa retraite retiennent chez les dames Ursulines : c'est de la part de son confesseur, ce digne prêtre que les

révoltés ont mis à leur tête. Il vient d'être conduit du fort Saint-Elme au cavalier d'Italie. — Que va-t-il devenir ! — Mais avant de partir du fort, il a écrit quelques mots sur ce papier qu'on apporte. Il s'agit de la mort d'un homme.

Mannarino, parmi les mille inquiétudes qui surgissaient dans son esprit lorsqu'il était encore le matin au milieu des siens à la citadelle, avait déjà pensé à fléchir le Grand Maître en faveur de son frère; il avait songé aux influences qu'il pouvait employer, et il n'avait vu que celle de Margarita, si liée d'amitié jadis avec le Grand Prieur de Navarre. Au moment où le Mestre Écuyer était venu lui commander de le suivre, il avait écrit précipitamment quelques mots adressés à Margarita sur une

feuille ouverte, celle que la camériste présentait maintenant à Léonora.

Léonora avait pris cette feuille d'un geste préoccupé, elle y portait un œil indifférent; mais à peine eut-elle vu les premiers mots qu'elle s'écria. Bientôt elle lut chaque ligne d'une manière avide; ce papier lui sembla vivant et chaque lettre lumineuse : elle n'en pouvait détacher les regards :

« Madame, je ne sais ce qui va arriver de moi; mais, au nom de Dieu et de tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, sauvez la vie de mon frère Giuseppe. — Il est maintenant prisonnier, et n'est pas compris dans la capitulation. Le Grand Maître fut votre ami. Votre intercession sera puissante : elle est ma seule espérance. »

— Giuseppe! s'écria-t-elle, ah! c'est moi qui le sauverai!

Et puis quand elle fut seule, elle reprit encore la lettre du prêtre, et elle y baisa le nom de Giuseppe. Elle pensa, comme à un bonheur préparé par le ciel, à la certitude qu'elle avait d'une entrevue le soir même avec Ximénès. Malgré qu'elle comptât les heures écoulées depuis la révolte et que pas une ne fût encore perdue pour la demande de grâce, elle se sentit saisie d'une impatience extraordinaire : ce fut comme pour la venue de ces instans qu'elle attendait à une autre époque qu'elle nommait maintenant heureuse, — quand elle devait apercevoir le beau Giuseppe. Une extrême inquiétude s'empara de son esprit; elle interrogea les minutes sur l'émail des cadrans, et les trouvant trop lentes, elle ouvrit les rideaux et les

fenêtres closes pour regarder dans le ciel le soleil, qui n'était pas à son midi. — Par un contraste subit avec l'inerte langueur d'où elle sortait, son agitation sans bornes devançait la marche du jour. Elle sentit renaître cette attente trop connue qui allait, aux approches du moment souhaité, s'accroissant, grandissant et montant comme les grandes eaux qui montent, avec mille voix confuses, des bruissemens inouïs, des troubles à perdre haleine et des nuages obscurcissant toutes choses autour d'elle.

Aussi ne put-elle attendre jusqu'à la deuxième heure avant l'*Ave Maria* du soir, et elle se rendit bien auparavant dans l'oratoire de Saint-Jean, qui était solitaire en ces momens de la journée comme toute l'église elle-même. Elle était là, enveloppée de la faldetta des femmes maltaises, age-

nouillée sur le pavé de marbre, toute affaissée sous l'émotion intérieure.

Comme la demeure des Grands Maîtres n'est pas contiguë à l'église prieurale, il existait une communication souterraine qui conduisait du palais à l'église et qui, couvrant aux regards la marche du prince, aboutissait bientôt à cet oratoire même, où d'ordinaire étaient dites les petites heures.

Léonora, après avoir eu dans cette longue crise d'exaltation fébrile des perceptions inouïes, semblait, à l'heure enfin venue, saisie d'un engourdissement de toutes les facultés. Aussi quand une porte s'ouvrit derrière l'autel, elle ne sortit pas de son accablement. — Mais au bruit des pas qui s'arrêtèrent et à l'ombre qui se projeta devant elle, elle tressaillit; et se relevant d'un

seul mouvement, avec une surprise empreinte de frayeur et une exclamation retenue sur ses lèvres ouvertes, elle se trouva face à face avec Ximénès.

XL.

Cet homme et cette femme, qui ne s'étaient pas rencontrés ensemble et seuls depuis leur première entrevue, — celle qui avait précédé l'élection du Grand Maître, — et qui depuis tant de mois écoulés avaient lutté d'une si grande lutte secrète; lui main-

tenant vaincu par elle, elle par sa passion; elle pâle et lui pâle, se trouvaient en présence.

Ils se virent, mais ils ne se regardèrent pas. Il y aurait eu dans ce regard échangé tant de menace, de défaite et de haine, que chacun d'eux craignit de le rencontrer, et tous deux baissèrent les yeux.

Ils restèrent en silence. Enfin Ximénès laissa tomber d'une voix sombre ces deux mots :

— Me voilà !

Puis ayant promené les yeux autour de lui et s'étant assuré qu'il n'y avait là personne, il s'avança vers la porte qui donne entrée de l'oratoire dans la grande église; il en ferma soigneusement les doubles bat-

tans, et revenant auprès de Léonora, il lui dit :

— Me voilà! que voulez-vous?

Celle-ci voulut répondre, mais la parole lui manqua; elle s'appuya devant l'autel, sur la balustrade massive, et faisant un effort, elle répondit :

— Vous le savez?

Ximénès, silencieux, se promena à grands pas, la tête inclinée et soucieuse. Il était venu avec l'intention d'accomplir cette fois une promesse qu'il ne pouvait plus ajourner et d'en finir en même temps d'un côté avec les rebelles, de l'autre avec cette femme, avec son honneur public et avec son repos intime. Mais à cet instant décisif, il

se sentait saisi d'hésitations, comme si la volonté prise chancelait encore devant l'abandon fatal.

— Oh! oui, je le sais trop! Je sais ce que vous voulez! — Mon Dieu! vous me l'avez assez souvent rappelé, madame, par vos lettres, par votre présence! Pas une sortie publique où je n'aie rencontré vos regards sur mon passage; pas une fête aux églises où je ne vous aie aperçue devant moi! Vous entriez au conseil et dans ma demeure par ces billets de vous que j'y trouvais sans cesse! Vous avez pris à tâche de me persécuter, et vous avez bien réussi : vous êtes devenue mon horrible tourment de toutes les heures.

— Pourquoi, reprit Léonora, avez-vous menti à votre parole? Pourquoi ces délais

toujours et ces retards sans fin? Pourquoi cette indécision encore, là, maintenant, devant moi qui suis venue à votre ajournement et qui ne m'en retournerai pas en vain? Pourquoi tant de paroles à cette heure, au lieu de la seule que vous devez dire, que je vous demande et que vous cherchez inutilement à différer.

— Parce que cette parole que j'ai pour vous est ma sauvegarde contre vous; parce que je ne me confie pas à votre serment, et qu'une fois ma fille livrée, rien ne vous retiendra plus; parce que vous l'emmènerez hors de l'île, ce qui m'arrachera le cœur, ou que vous resterez, ce qui détruira tout mon repos, — s'il m'en revient! — Regardez-moi, madame; ne me trouvez-vous pas changé de visage peut-être? — Ai-je assez souffert de vous? Mes cheveux ont

blanchi, ma taille s'est accablée, et les baillis au conseil, je le vois bien, m'en regardent avec joie. J'ai perdu le sommeil avec la sécurité que vous m'avez enlevée; j'ai perdu la santé en même temps que la fierté de ma vie et que l'indépendance du cœur!

Les paroles de Ximénès, d'abord rudes et menaçantes, prenaient une teinte plus triste. Cet homme, qui venait d'être inexorable devant tant de supplications au cavalier d'Italie, allait peut-être s'attendrir sur lui-même et devenir suppliant.

— Vous ne me parlez que de vos souffrances, répondit Léonora; peu vous importent les miennes! — Vous devriez me bénir d'avoir si longtemps attendu, et je vois que vous m'en maudissez. Mais que me

font à moi les souffrances de votre corps ou les angoisses de votre vie! Ce que je veux de vous, ce ne sont ni bénédictions, ni paroles inutiles, comme vous en dites là, pour reculer encore, ce que je veux : — c'est ma fille! — M'entendez-vous?

— Votre fille, toujours votre fille! Oui, je vous entends, — et voilà trop de temps que je l'endure! Mais n'avez-vous jamais pensé, madame,— dit-il en revenant sur Léonora, qui en eut un frémissement, — n'avez-vous jamais pensé quelquefois que vous étiez ici à Malte, et que je suis, moi, le Grand Maître dans Malte?

Elle se prit à rire d'une manière amère :

— Je n'ai pas peur de vous, Ximénès! pas plus du Grand Maître de Malte que du

Grand Prieur de Navarre! pas plus à présent, seule ici dans cette chapelle avec vous, que chez vous-même, dans votre palais de sénéchal, quand j'y suis allée, la veille de votre élection, vous dire ce qu'il me fallait. — Vous en souvenez-vous?

Elle ajouta :

— Vous m'auriez tuée, je le sais, ou fait tuer depuis longtemps. Mais il y a une preuve écrite qui, elle aussi, est ma sauvegarde contre vous. Celle-là vous ne savez pas où je la tiens, pas plus que je ne sais où vous tenez ma fille. Moi morte, la preuve survivait, et d'autres n'auraient pas eu mon frein! Vous le saviez, et je le savais aussi. Allez, je n'ai pas peur de vous!

Cet homme la regardait en silence. De-

vant cette femme qui le bravait ainsi, il y eut dans son regard les menaces d'une haine et d'une rage indicibles.

Léonora lui maintint sur la face ses yeux fixes, hardis, pleins de mépris. Ce fut elle qui rompit le silence et qui d'une voix ferme et impérative lui répéta :

— Ma fille !

— Mais qui me répondra de votre silence après? — Ne serez-vous pas toujours à Malte avec votre menace en bouche et votre exécrable secret pour arme contre moi? N'aurez-vous pas toujours quelques sommations à me faire au nom de ce que vous savez, quelques exigences après celle-ci, quelque grâce à vouloir après cette grâce?

Léonora respira. — Ce langage de mère qu'elle avait repris, elle ne savait comment le quitter ni comment l'abdiquer devant cet homme ; elle ne savait comment passer de sa fille qu'elle demandait, au jeune homme qu'elle était venue sauver, ni comment façonner à une demande sa bouche qui n'avait encore fait que des menaces. Il y avait eu depuis qu'elle était là bien des embarras sous sa fierté ; mais une transition s'ouvrait, elle s'y jeta et d'une manière insouciante :

— Aussi bien, monsieur, dit-elle, j'ai dès à présent, comme vous le dites, une grâce à vous demander. — Ne vous étonnez pas ; je suis plus loyale que vous ne pensez. — Quand vous m'aurez accordé encore ceci, je ne demanderai plus rien.— C'est à cause du serment que je vous en donne et pour

y demeurer fidèle que je fais ma condition d'abord. Je veux avoir de vous en même temps que ma fille la vie d'un homme que vous tenez. — Après cela, tout sera fini; vous serez libre et moi contente.

— Eh bien! ne le disais-je pas? s'écria Ximénès. Ne voilà-t-il pas mes discours accomplis! — Avec ma fille, vous me donnerez ceci; après cela, vous me donnerez autre chose: après une faveur, une grâce; après une grâce, une demande; et puis au bout de tout cela la même éternelle menace à présenter. — Sur mon honneur, madame, parlez vite et dites-le : — n'est-ce plus moi qui règne ici, ou bien est-ce vous? — N'allez-vous pas aussi me demander bientôt de vous donner les honneurs du conseil, de vous donner ma croix de Grand

Maître, de vous donner la ville avec la citadelle!

— Que d'impétueuse colère, monsieur, pour une si simple demande! — Quel implacable refus au sujet d'un homme que vous ne connaissez pas! — Vraiment n'ai-je pas mérité d'être mieux écoutée pour avoir tant attendu? Les délais que j'ai soufferts n'ajoutent-ils pas quelque intérêt à ma demande, et la menace différée ne m'a-t-elle pas donné quelque droit de supplique?

— Vos droits, encore vos droits! Mais j'ai les miens aussi, et je les maintiendrai. Quant à cette grâce que vous voulez, je ne sais en mes mains que ces quatre rebelles. Les protégiez-vous donc aussi contre moi? ou bien de votre part doit-il encore m'en

venir d'autres? Mais je vous le dis, madame, et j'en suis fâché, leur mort ou leur vie ne dépendent pas de vous.

XLI.

A l'air sombre du Grand Maître et au geste qu'il fit en prononçant ces mots, Léonora fut saisie d'alarme; elle comprit que le péril était imminent. Toutes ses apparences de fermeté disparurent; la frayeur

qui lui vint au cœur lui changea soudainement la parole et le regard :

— C'est parce que leur vie dépend de vous, Ximénès, que je vous la demande, reprit-elle; s'il faut supplier, je le fais avec instance pour moi-même et au nom de Margarita! N'oubliez pas, monsieur, qu'elle fut votre amie, et si elle était dans la ville, elle serait sans doute à vos pieds, vous demandant, elle aussi, de donner cette grâce.

Léonora avait quitté l'appui de la balustrade, elle s'était avancée vers Ximénès. Il y avait tant d'anxiété dans sa voix et de trouble dans son air qu'un éclair de triomphe vint traverser le regard de celui-ci : il se sentit grandi par la prière de cette femme; mais il ne répondit pas un seul mot.

— Écoutez-moi, monsieur. Ce que je vous demande à présent est de bien peu d'importance en comparaison de l'autre chose. En honneur, vous ne pouvez me refuser! — Vous dites que vous avez souffert depuis moi; regardez-moi à votre tour : ai-je assez de traces de mes larmes dans les yeux et sur mes joues pâlies? Pourquoi me faites-vous des reproches de vos souffrances? Vous en fais-je de la mienne? Tenez, j'oublierai les anciennes douleurs, l'abandon et le couvent d'Espagne, toute cette vie qui a suivi depuis; j'oublierai les peines récentes et la grande affliction..... je vous pardonnerai!

Elle interrogeait du regard et de l'âme le visage de Ximénès; mais au signe d'inflexible refus que fit le Grand Maitre,

elle tomba à genoux, ses larmes coulèrent.

— Ximénès, dit-elle, je vous bénirai.

— Ah! madame, fit Ximénès en reculant, vous aimez donc bien cet homme!

— Eh bien, oui, dit-elle dans l'éperdument de son trouble, je l'aime plus que la vie, plus que l'air que je respire; je l'aime plus que moi-même! Je l'aime de toutes ces affections qui m'ont manqué, que je n'ai pas connues, que j'ai cherchées et que je n'ai pas trouvées! Je l'aime de tout l'amour de ceux que j'ai dédaignés! Hélas! mon Dieu, votre punition est-elle juste? — je l'aime lui, qui m'a dédaignée à son tour!

Ximénès s'étonna. Mais une pensée s'élevait en lui confuse encore et incertaine : il ne savait pas le nom de celui pour lequel elle intercédait ainsi. Il avait bien vu mourir un des rebelles; mais quoiqu'il eût donné des ordres, trois autres pouvaient être vivans encore au cavalier d'Italie. Il comprit de quel prix était l'aveu qu'il entendait; mais se retournant, et avec une expression de sarcasme amer :

— Madame, vous m'avez poursuivi sans cesse de vos menaces, en me rappelant toujours (il jeta un rapide regard dans l'oratoire désert et baissa la voix) que j'étais votre mari! Sur mon honneur, je vous rappelle à mon tour que vous pourriez choisir un autre que moi pour confident de vos amours!

L'infortunée subit ce mépris; elle fit en-

tendre un gémissement d'où sortirent ces mots :

— Donnez-moi la grâce!

— Eh bien! arrangeons-nous. Je ne vous dois qu'une chose et vous en voulez deux : je ne puis; mais je serai généreux. Je vous dis donc à présent : « L'une ou l'autre. » A vous le choix!

Léonora resta sans voix.

— M'avez-vous entendu? Votre fille ou votre amant, choisissez!

Elle voulut parler, la parole mourut sur ses lèvres; elle voulut joindre les mains, ses mains retombèrent; elle voulut relever

la tête et les yeux au ciel, mais ses yeux se fermèrent et sa tête s'affaissa.

Quand elle revint à elle :

— Mon Dieu, mon Dieu, faites que cette horrible torture me brise le cœur! Oh! faites que je meure!

Elle retomba, puis elle reprit :

— Mourir! oh non, je veux le sauver!— Après, oh! quel repos de mourir!— Monsieur le Grand Maître, disait-elle, épargnez-moi l'horrible choix! ne me faites pas si criminelle devant Dieu : que la femme ne renie pas la mère. Donnez-moi la grâce, et je vous donnerai du temps, bien du temps, monseigneur, pour tenir l'autre promesse.

Cependant l'idée qui s'était d'abord va-

guement offerte à l'esprit de Ximénès était devenue distincte et dominante. En ce moment de dernier délai pour une promesse qu'il ne pouvait plus retarder, voilà que la rencontre de cette passion qui demandait merci lui sauvait sa fille! Quel échange inespéré n'allait-il pas faire! quelle fortune que celle de ce jour qui lui rendait la paix au dehors avec les rebelles et la paix au dedans avec cette femme! Mais là-bas, les ordres pouvaient s'exécuter: chaque moment de retard emportait peut-être l'une de ces trois vies, chaque minute était d'un prix inestimable. La malheureuse mère ne parlait pas. Ximénès lui dit comme le tentateur :

— Vous ne voulez pas que l'amante renie la mère! Mais votre silence est meurtrier, et c'est vous qui tuez cet homme!

Songez qu'il est peut-être à mourir à l'heure qu'il est, à mourir par la hache, par le fer; tandis que votre fille demeure et restera sauve à l'abri de mon amour de père. En le sauvant lui, vous ne la sacrifiez pas; mais en vous taisant, vous le frappez de mort. — Une mort terrible, sachez-le bien! une mort sanglante! — Parlez vite; ce n'est qu'un mot: — votre fille ou votre amant?

Léonora étendit, comme pour chercher un appui, ses deux bras, qui retombèrent dans le vide. Elle fit un effort violent, et rompant enfin le silence, elle répondit :

— Le jeune homme!

— Son nom, son nom? s'écria avec avidité Ximénès, son nom? Dites-le bien vite; parlez, car il pourrait mourir!

Cette vie était maintenant pour lui d'un espoir immense.

Léonora ne fit qu'entr'ouvrir les lèvres, et le nom en sortit, comme un soupir habituel de son cœur.

— Giuseppe! dit-elle. — Puis comme si l'autre ne pouvait comprendre ce mot tout d'amour, elle ajouta : — Le jeune frère de Mannarino.

— Ah! fit Ximénès en se portant les mains au front avec une rage désespérée, ah! c'est déjà la malédiction du prêtre!

Il retomba du haut de son espérance soudaine sur la dure nécessité. Il détesta dans son cœur le cavalier d'Italie, non pas à cause de sa barbare cruauté, mais pour ce qu'il en perdait; il accusa la fatalité : « Deux heures plus tôt, pensait-il, ici dans cet oratoire, et tout était sauvé! »

Il marcha quelques minutes dans l'oratoire comme un insensé. Oh! que les rebelles n'ont-ils accompli leur menace! que n'ont-ils enseveli dans une même explosion du fort la ville et l'Ordre entier, le palais et les chevaliers, et cette femme et sa persécution, et lui malheureux tout le premier, avec son honneur et sa gloire, qui seraient disparus sains et saufs, ensevelis sous les ruines de l'île.

Puis quand ses yeux tombèrent sur la femme qui était là, ils reprirent une expression de haine féroce. Elle était toujours affaissée sur les genoux, anéantie sous le bénitier qui est à droite de l'autel : c'est une forme de coquille antique, qui supporte le funeste présent d'Hérodiade, la tête coupée de saint Jean-Baptiste, sculptée en marbre blanc. Dans le fond, au-dessus de l'autel,

un rayon du soleil couchant éclairait le tableau où se trouve représentée par Le Caravage la décollation du précurseur. Ximénès vit en même temps la femme, la tête coupée du saint et le rayon de soleil :

— Il fait encore jour, dit-il à Léonora ; allez-vous-en jusque devant le cavalier d'Italie. Vous demanderez l'homme dont il s'agit au soldat qui gardera la porte; le soldat saura déjà ma réponse. Je ne vous dis que cela pour aujourd'hui ; mais demain nous parlerons de votre fille.

Il fit quelques pas pour sortir, mais revenant :

— Souvenez-vous! reprit-il. — Demain matin, vous me verrez chez vous; je serai rendu à l'hôtel de Lombardie avant la première aurore.

Et comme il rentrait au palais par le chemin souterrain, il se prit d'un affreux plaisir à l'idée de sa vengeance. Une crainte lui vint qui l'arrêta un moment; mais il poursuivit bientôt. Il se disait que Léonora criât-elle ce soir-là même son secret en place publique, la ville était trop agitée pour l'entendre, et les chevaliers trop exaspérés pour le relever et pour y croire.

« Et puis demain matin, pensait-il, j'irai, je lui rendrai sa fille, je lui fermerai la bouche! »

LIVRE XVI.

Res..... cui lumen ademptum. (*Virgile.*)

XLII.

Une grande foule de peuple était rassemblée sur l'espace vide qui se trouve compris entre les remparts, l'albergo de Castille et le cavalier d'Italie, quand Léonora, toujours enveloppée de ce vêtement noir qui la voilait tout entière, arriva devant le

fort. — Tel était le silence lugubre qui régnait sur tout ce peuple qu'elle en sentit une anxiété hâtive. Elle regarda si quelque échafaud ne s'élevait pas devant elle, et ne voyant que la muraille du fort, elle se trouva heureuse de ne pas arriver trop tard. Elle s'empressa au milieu de cette foule muette et consternée, et parvint enfin jusqu'à la porte où se tenait le soldat de garde.

— Je viens demander, lui dit-elle haletante et d'une voix entrecoupée par la vive émotion, je viens demander, de la part de son altesse le Grand Maître, Giuseppe Mannarino. Vous devez avoir des ordres, et je suis la femme qu'on vous a dite.

Le soldat la regarda d'un air stupéfait et ne répondit pas. Alors elle répéta :

— C'est Giuseppe Mannarino que je vous demande! ne le connaissez-vous pas? le frère du curé de San-Publio!

— Et vous voulez le voir! dit le soldat.

— Oui, répondit-elle, sur l'heure, à l'instant même, sans une minute de retard!

Le soldat fit trois pas en avant; il éleva le mousquet qu'il tenait en main vers le même endroit de la plate-forme que Ximénès en partant avait indiqué du doigt, et montrant à Léonora, qui suivait le geste du regard, quatre piques plantées sur le haut du fort et sur chacune de ces piques une tête d'homme coupée :

— La tête de Giuseppe Mannarino, le frère du curé de San-Publio, comme vous

dites, est la première à droite en regardant de ce côté.

De même que le soldat n'avait pas compris la demande de Léonora, de même Léonora ne comprit pas la réponse du soldat. Elle demeura la tête levée, l'œil hagard, regardant l'horrible vérité sans pouvoir s'en convaincre.

Ce n'était que trop vrai! Ximénès, par un raffinement de cruauté plutôt digne d'un bacha des Turcs que d'un chef de chevaliers chrétiens, avait fait exposer les têtes de ces quatre malheureux rebelles sur la plate-forme du fort même dont ils s'étaient rendus maîtres.

Un cri d'horreur voulut s'échapper des lèvres de Léonora, mais la voix expira dans

sa poitrine. Bientôt la foule la dépassa de ses ondulations; mais elle, debout, immobile, comme pétrifiée, resta là, à cette même place. — Toute sensation mourut en elle; elle ne vit plus rien, n'entendit rien; son cœur même cessa de battre.

Quand elle revint à elle, ce fut pour une pensée qui l'envahit tout entière, soudaine, irrésistible. — Elle s'avança de nouveau vers le soldat, et arrachant sous sa faldetta de son cou et de ses bras les colliers et les bracelets qu'elle portait, elle en remplit ses mains, — c'étaient des pierreries et de l'or :

— Ceci pour vous, dit-elle en lui montrant le trésor, ceci ce soir, — et demain cinq cents piastres-à-colonnes si vous vou-

lez, quand la nuit sera venue, prendre sur le fort et me donner en échange la tête du jeune Mannarino.

Cette fois encore le soldat ne la comprit pas; mais elle répéta l'offre, et la vue de l'or convainquit l'homme :

— Quand la nuit sera venue, répéta celui-ci, je vous donnerai la tête; et j'aurai donc ce que vous tenez en échange; de plus, encore, demain cinq cents piastres d'Espagne?..... C'est dit. — Dans deux heures soyez ici.

Elle s'éloigna et s'en fut s'appuyer sur le voisin parapet du rempart, le front dans les deux mains, comme si elle refusait de voir la lumière qui éclairait encore, aux approches du crépuscule, l'épouvantable trophée.

La nuit et les humidités du soir arrivèrent, elle ne releva pas la tête; le vent qui venait de la mer souffla de plus froides brises, elle fut immobile; la foule s'éloigna, elle resta à la même place. Le mort qu'elle gardait n'était-il pas tout près d'elle?

Tout est si triste et sombre en elle-même qu'elle ose à peine regarder dans cette nuit sans espoir, pleine d'une douleur infinie. Son âme est toute brisée par la chute qui se fait et par l'horrible surprise de ce qu'elle trouve au fond d'un abîme dont la profondeur est immense. — Au milieu de tous les bruissemens qui s'en élèvent, une voix domine, remplissant tout son être d'une invincible attente : elle a besoin, un besoin incalculable, de tenir en ses mains, de contempler, d'emporter sur son cœur ce que ses yeux ont vu sur cette pique, au sommet

du fort; ce sera sa possession, son funèbre trésor, son bien suprême, sa fatale union d'amour.

Que n'aurait-elle pas donné pour le dernier regard de celui qui ne doit plus rien voir, pour une seule minute entre la hache et lui, pour le temps d'avoir dit à cette âme qui animait encore ce front : « Je t'aime! » Que n'aurait-elle pas donné! sa vie heureuse, si telle elle eût été, sa vie en ce monde, sa vie dans l'autre! Heureux les hommes qui étaient là sans doute, qui ont pu compatir à la victime et s'offrir à ses yeux pour la dernière image qui lui soit venue! heureux le souffle d'air qui vint à passer et qui dut emporter le dernier soupir!

Elle était toujours ainsi immobile quand

l'heure fixée sonna. Alors elle se retourna lentement et marcha vers le fort comme vers un autel consacré. Le soldat était là, dans les ténèbres, cachant quelque chose sous son manteau militaire.

Elle s'avança, se mit à genoux; elle se dépouilla de sa noire faldetta, elle l'étendit, au-dessus de sa tête qui s'inclina, comme un funèbre linceul. Le soldat y posa ce qu'il tenait en main. Alors elle se releva; elle enroula dans les mille plis du vêtement de soie le saint dépôt qu'elle y recevait; elle le mit contre son cœur, et par-dessus croisant les deux bras, elle s'enfuit d'une course hâtive, au milieu de la nuit obscure, à travers les rues de la ville, jusqu'à ce qu'enfin arrivant éperdue, elle s'arrêta sans force dans son appartement solitaire.

Assise alors à la lueur de la lampe qui brûlait allumée, ayant le précieux dépôt toujours voilé devant elle, pleine d'exaltation fébrile et d'une sorte de joie désespérée, elle se recueillit devant la cérémonie sainte qui en était encore à ses mystères et qui allait avoir tout à l'heure ses contemplations et ses offertoires.

Elle se recueillit longtemps.

Les heures de nuit profonde étaient venues; elle était seule. Enfin elle s'agenouilla. Elle ouvrit les plis du linceul. Ses yeux étaient fixes, mais son regard insensible; elle pouvait tout voir, mais ne vit rien devant elle : c'était là son Dieu! et dans la consécration que son culte en faisait, sa vue n'osait pas toucher à la divinité.

Ses mains, qui prirent l'oblation dou-

loureuse, eurent à cette approche un tressaillement d'amour qu'un extrême respect éloigna. Elle plongea dans des eaux tiédies cet holocauste de la mort pour en laver toutes les souillures du trépas; ensuite elle sécha les humidités de l'eau avec des linges de fin lin. — C'étaient les derniers devoirs tout entiers qu'elle accomplissait de ses mains : — pieuse femme au tombeau, elle ensevelissait son amour!

LXIII.

Quand les restes si chers eurent été posés sur des coussins de velours, et qu'un voile aux ondulations de soie eut été mis sur toutes traces de supplice, alors elle voulut voir et reprendre la faculté de ses regards pour les intuitions et le suprême adieu.

Mais un sentiment de trouble plutôt que d'effroi retenait sa volonté. Mille pudeurs de femme et d'amante, confuses, inexplicables, s'élevaient à cette surprise des yeux qu'elle allait exercer sur des traits adorés, maintenant livrés à elle, et que jamais il ne lui avait été donné d'envisager de si près.

C'est le propre des morts violentes de conserver longtemps à la victime les apparences de la vie. L'existence qui n'a pas été affaiblie par les lenteurs d'une maladie de mort, quand elle est ainsi tranchée en pleine sève, se conserve, comme dans les feuilles d'un rameau coupé, pour quelques heures fraîche et vivante sur le front que n'ont pas altéré les approches du trépas.

Giuseppe semblait s'être endormi, la tête ainsi placée sur l'oreiller d'un lit de repos.

Le jeune homme s'était enroulé, avant le doux sommeil, dans les plis du soyeux tissu. Sa bouche gardait encore le dernier baiser fraternel; ses yeux, fermés sous une bénédiction, leur dernière intention d'amour.— Seulement vers les contours du front et sur les tempes, une incroyable pâleur, blanche neige de la mort, s'était posée.

Le premier regard de Léonora le vit ainsi. Elle arrêta jusqu'aux battemens de son cœur pour le contempler.

Bientôt toute pensée douloureuse se suspendit en elle; cette vue la reporta dans le passé qu'elle avait pour jamais perdu. — Elle retrouva tous ses bonheurs, toutes ses souffrances; ses jours de longue attente, quand le jeune homme devait traverser la rue sous les balcons; ses joies, quand l'heure

des saints offices arrivait, certaine alors qu'elle était de l'apercevoir aux places habituelles; et ses mille troubles à cette présence tant désirée, toujours trop courte, toujours regrettée et puis toujours attendue de nouveau. — Elle retrouva toute sa vie des derniers temps, passée sur ce brûlant rocher de Malte, sous les splendeurs de ce soleil, entourée des magnificences de l'hôtel d'un Grand Prieur, écoulée dans un seul battement de cœur pour Giuseppe.

Toutes les impressions senties lui revinrent connues et saisissantes: elle éprouva le même chagrin poignant que lui portait la durée des jours où elle ne l'apercevait pas, la même joie des heures où revenait la certitude de le voir, le même grand tressaillement qui s'élevait en elle à la présence bien-aimée.

Alors elle revit cette élégance de toutes les proportions qui s'harmoniait en lui, cette distinction native, cette beauté du port et du cou nu, comme en ce jour où pour la première fois, elle avait vu Giuseppe sous le platanier de la Florianne. Elle le revit : les cheveux pleins de jeunesse retombaient noirs et lisses comme l'aile luisante des corbeaux; c'était sa tête charmante, et le maintien sérieux de son gracieux visage si noble et si vivant ; c'étaient les yeux bleus d'une mère anglaise rendus ardens par le sang du Maltais, une bouche comme jamais elle n'en avait vu d'autre, fraîche sur la peau brune, ravissante au sourire, ombrée par la fin de l'adolescence déjà dépassée.

Il était là ; elle le voyait.

En ce moment elle osa se pencher vers

lui, suspendue comme une mère au-dessus du berceau de son enfant endormi; elle retint toute haleine : c'était bien lui, ce jeune homme adoré !

Elle eut pour ces lèvres closes de l'éternel repos un chaste baiser de mère et d'épouse, où vinrent se réunir toutes les souffrances de son passé détruit, toutes les douleurs du moment présent, tout le regret des félicités perdues de son avenir, comme en un calice d'inconcevable amertume.

Elle baisa cette jeune bouche qui ne lui avait jamais souri, ces yeux dont elle avait tant de fois cherché le regard, ce front rempli de tant de vague tristesse qui ne se détournait plus d'elle.

O joies espérées sous quelques frais

ombrages, parmi les solitudes; joies d'un amour ineffable qu'elle avait entrevu dans quelque riant avenir; joies d'un amour ardent comme il ne s'en avoua jamais; joies rêvées et inconnues, et maintenant englouties sans retour dans les ténèbres de l'abîme, — vîntes-vous en ce moment jeter sur les angoisses de ce cœur un de vos rayonnemens?

« Mon Joseph, disait-elle, mon beau Joseph, vous êtes bon! Laissez-moi vous regarder ainsi; tout mon cœur a besoin de s'assouvir de votre image! Laissez-vous regarder, mon ami: car vous portez la céleste empreinte, car la beauté que Dieu a mise sur vous ne vous appartient pas à vous seul, et doit, comme la lumière d'un divin flambeau, éclairer l'âme de qui vous voit. Votre seule présence est un bienfait

que vous donnez et qui emporte reconnaissance. Mon Joseph! que de fois je vous ai attendu à deux genoux sur la route! je vous mendiais d'amour. — Que de fois je suis restée pendant les longues heures du jour aux grands balcons ouverts! Qu'importe le soleil de Malte? Mon soleil, à moi, n'allait-il pas venir! Dites, n'avez-vous pas vu quelquefois une femme qui se mourait à votre approche? Dites, n'avez-vous pas senti son affection qui se portait au-devant de vous, qui se posait comme une couronne au-dessus de vous, qui vous accompagnait comme un revêtissement? J'avais des instincts et des révélations de vous; je vous évoquais devant mes yeux; j'avais trouvé l'arcane et les mots constellés du talisman qui rend heureuse, car je vous voyais toujours devant moi.

» Mon Joseph, ouvrez les yeux, vos

beaux yeux, qui ont comme un rayon du soleil fondu dans les eaux vertes et bleues de la grande mer changeante! Aussi bien j'ai besoin de les voir et de vous dire : — « Regardez-moi! regardez-moi, car je suis heureuse entre toutes les femmes, moi qui puis vous nommer à présent: mon Joseph! mon beau Joseph! »

» Je me ferai plus contente, belle et jeune pour vous plaire. Voyez donc, je ne suis plus triste à cette heure? je ris et me réjouis. Oh! quel bonheur la gaité met dans l'âme! Je vous le dis, avec un peu de contentement je redeviendrai bientôt jeune!

» Il y en a eu, quand ils étaient épris de moi, qui m'ont dit bien des mots d'amour. j'avais tout oublié. Mais parmi ces paroles, il

y avait des louanges pour ma beauté, et je m'en suis souvenue depuis que je vous aime : car je veux être aimée de vous et je veux être belle. Joseph, regardez-moi !

» Oh! oui, il y en a eu qui m'ont beaucoup aimée; mais ceux-là je les ai méconnus, leur amour n'a jamais eu nul écho dans mon âme : j'aspirais à des régions inconnues où ils n'atteignaient pas; je poursuivais à travers la vie un songe dont ils étaient loin, un songe que j'avais sans doute entrevu dans quelque autre monde bienheureux; et c'était seulement dans les rêves que je retrouvais en souvenir une félicité qui est sans nom sur la terre. Tout le reste était vide et sans lumière.

» Jusqu'à ce jour où je fus prise de cette fièvre étrange : les sensations de tous les

amours que ceux-là m'avaient dits me revinrent, simultanées et perceptibles, du fond des années extrêmes. Pas un regard de leurs yeux, pas un frémissement de leurs mains qui ne se soit reproduit intime et saisissant : je sentais à la fois vers moi les regards de tant de jeunes hommes et les étreintes de tant de jeunes mains; mais bientôt tous les yeux ne faisaient plus qu'un seul regard, toutes les étreintes s'unissaient en une seule main, et cette main et ce regard venaient de vous, mon beau Joseph!

» De vous qui êtes mon bonheur adoré et qui m'avez élevée jusqu'à vous dans les régions où l'on reste pure!

» Et je vous conduirai à mon tour sur quelque haute montagne, et je vous mon-

trerai tous les pays de la terre et je vous dirai : « Choisissez ! » Car s'il estsur les coteaux ou dans les vallées quelque arbre dont l'ombre se joue au bord de la prairie avec les boutons d'or, le soleil et le vent, je vous donnerai l'arbre, les fleurs et la prairie avec les rosées du ciel; s'il y a quelques moissons mûries avec de jaunes épis qui se courbent et des peupliers qui s'élancent supportant la vigne en guirlandes, je vous donnerai les peupliers et les pampres, et la moisson tout entière et les champs où elle mûrit; s'il est quelque château, dans le milieu des grands bois, mirant ses pieds dans le cristal des étangs où les cerfs altérés viennent boire, je vous donnerai l'eau des étangs avec la biche qui s'y désaltère, les forêts et leur ombrage, et le château qu'habite le prince: — car moi, j'ai la puissance qui vient de l'or !

» Je ferai mon jeune époux riche, heureux et envié parmi les hommes, autant qu'il me rend heureuse et enviée parmi les femmes !

» Oh ! oui, dit-elle en joignant les mains sur son front, je suis bien heureuse ! »

XLIV.

Mais en cet instant, au milieu de son délire, un souvenir poignant vint la frapper :

« Joseph, Joseph, est-il vrai que ce n'est pas moi que vous aimez, et que vous en aimez une autre? — Écoutez! on chante sous ces balcons! — Saints anges, quelle

douce voix et quel doux chant d'amour ! — Que me veut donc cette jeune fille qui dit que vous chantez pour elle ? Votre amour est pour moi, n'est-ce pas, Joseph, et vos paroles d'amour aussi ? Mon Joseph, parlez-moi donc ! »

Puis elle reprit d'un air sombre :

« Non, non, je me souviens : il aime Inez, et il ne m'aime pas ! — Je me souviens : la lumière s'est obscurcie, quelque chose s'éteignit en moi. Mon amour a mis, comme Dieu, trois jours à mourir ; mais voici qu'au troisième jour le sépulcre ne se ranime pas, et depuis lors j'ai marché dans la nuit sombre. Si quelquefois j'ai porté mes regards en arrière, j'ai encore aperçu la flamme qui éclairait les choses d'alors, mais sans la regretter ni la maudire. Je

marchais, et j'ai atteint le but dans cette nuit incertaine, l'autre but vers lequel j'étais irrévocablement poussée; j'ai atteint et renversé le fantôme inexorable, et j'ai étreint de mes bras cette borne fatale sur laquelle il est écrit : « Vengeance ! »

Tout à coup elle poussa un horrible cri. Ce qu'elle étreignait dans ses bras, ce n'était pas sa vengeance à elle, c'était la vengeance de Ximénès, lui qu'elle n'avait atteint ni renversé, et qui la frappait ainsi au cœur : c'était la tête de Giuseppe!

Toute l'affreuse réalité, en même temps que sa raison, lui revint présente et palpable. Elle prit cette tête dans ses deux mains, elle vit les yeux fermés à jamais et la bouche immuable dans le fatal repos. Elle eut des désespoirs et d'affreux gémissemens : c'é-

tait le sang et la blessure, ô Dieu! c'était la hache et le bourreau! Elle vit tout, elle souffrit toute une agonie, elle mourut de mille morts.

Enfin une porte intérieure s'ouvrit. — Inez, malgré les abattemens d'une fièvre accablante; Inez, malade depuis les menaces qui suivirent la découverte de son amour rival et depuis la terrible lutte, couchée dans une chambre prochaine, avait entendu des sanglots: elle s'était levée; elle s'était, chancelante, traînée jusque vers Léonora.

Au bruit qu'elle fit et au saisissement de cette présence, celle-ci se retourna, mais tenant toujours de ses deux bras mis en croix sur son cœur l'épouvantable chose que la jeune fille n'apercevait pas.

— Inez, vous voilà donc, ô vous aussi, pauvre enfant, vous voilà venue pour pleurer! Oh! venez, car il faut d'éternelles douleurs sur ceci! Venez, et pleurez de toutes les larmes qui me retombent dans le cœur et que mes yeux arides ne peuvent avoir! Pleurez, Inez, sur votre amour qui fut le mien, sur ma souffrance qui est la vôtre, sur cette même douleur qui fait de nous deux sœurs! — Oh! je vous plains de ce que je souffre, et je ne vous maudis plus! — Pleurez sur ce jour d'hier, sur cette nuit et sur ce meurtre, sur celui qui ne reverra plus la lumière, sur tant de jeunesse et de beauté qui vont manquer au monde, sur Giuseppe qui est mort!

— Mort! dites-vous, madame? — Mort! Giuseppe?

— Pleurez sur l'atroce cruauté, sur

l'horrible prison, sur le trépas sanglant, sur cette vie tranchée par le fer, sur le fort et sur la pique, et sur l'affreux trophée! — Ne l'avez-vous pas, aussi vous, contemplé?

Inez semblait défaillir.

— Pleurez, dit Léonora en ouvrant les bras, — et la tête, qui tomba de son sein, roula sur le marbre jusqu'aux pieds de la jeune fille; — pleurez sur ces yeux qui pour vous n'auront plus de regards, sur cette bouche qui pour vous n'aura plus de sourires d'amour, sur ce front pâle qui n'aura plus de rougeurs à votre vue! car vous, il vous aimait! et voilà qu'il est mort!

— Mort! est-il donc vrai? Mort! Giuseppe?

— Pleurez sur la saignante blessure, sur la plaie douloureuse, sur la hache ou sur le cimeterre, sur le sang et sur la tête tranchée, sur la tête que voilà et sur le corps qui manque! Pleurez sur toutes les douleurs de cette mort que j'ai comptées une à une! interrogez-les à votre tour, et si vous le pouvez, pleurez!

Inez avait reculé d'horreur et de saisissement à la vue de ce qui tomba à ses pieds. Son sang, tout à l'heure brûlé par la fièvre, se glace dans ses veines; ses yeux fixes demeurent attachés sur ce qu'elle regarde, et son visage est devenu si pâle que ce sont déjà sur elle les empreintes et les ombres de la mort. Cependant elle se baisse, elle examine, elle reconnaît, elle touche de la main cette épouvantable vision.

Quand elle se releva, jamais pareil effroi ne se fit voir sur une figure humaine.

— Oh! madame, dit-elle d'une voix qui n'avait plus rien de ce monde, madame, vous l'avez donc tué? — Oh! quel horrible crime! — Dieu juste, punissez-la! — Moi, madame, moi, je vous maudis!

En achevant ces mots, la pauvre enfant tomba froide, inanimée, morte, à cette même place où deux soirs auparavant étaient venus tomber à ses pieds les blancs jasmins de Giuseppe.

LIVRE XVII.

Un abime appelle un abime.

XLV.

L'aube du jour n'était pas encore venue qu'un homme soigneusement enveloppé d'un manteau noir traversait la ville. Il passa devant toute la façade de l'hôtel de Lombardie, et ce fut à l'un des angles les plus retirés qu'il s'arrêta, devant une porte

peu apparente. Il l'ouvrit avec une clé qu'il portait, et l'ayant refermée derrière lui, il monta les degrés d'un escalier de service, traversa les antichambres et les salons avec un air d'autorité hautaine et l'assurance d'un homme à qui la maison était familière; enfin, parvenu devant la porte d'une chambre fermée, son maintien changea : il attendit, il hésita, se recueillit, et puis enfin frappa distinctement quelques coups.

Aucune réponse ne se fit entendre. Alors il frappa une seconde fois, puis encore une troisième fois et avec plus d'instance.

Léonora était demeurée jusque-là anéantie, ployée sur les genoux, dans la même position où elle s'était affaissée sur elle-même après qu'Inez fut tombée devant elle. Pendant combien d'heures? elle ne le

savait! La marche du temps, le jour ou la nuit, rien n'était plus perceptible pour elle. Elle était ainsi restée sans voix, sans mouvement, sans pensée, car la souffrance était devenue si extrême qu'elle en était au point de ne plus rien sentir : c'était un engourdissement de l'âme, un évanouissement intérieur, une léthargie du cœur. Un siècle se fût passé qu'elle n'aurait pas remué si rien ne l'eût retirée de cette torpeur où elle était tombée.

Aux premiers coups qu'elle entendit contre la porte, elle tressaillit vivement. Nulle idée ne lui vint à la mémoire; ses oreilles seulement écoutèrent. On frappa de nouveau; alors elle eut peur, cette peur d'instinct inexplicable qui vient de la faiblesse, de la souffrance, de la nuit, des froideurs de l'insomnie. Ses yeux revirent ce qui gi-

sait devant elle; elle eut peur! — Elle saisit précipitamment un tapis qu'elle jeta et qui recouvrit cette vue. Enfin on frappa encore; elle se décida, et l'obstacle intérieur étant levé, l'entrée devint libre.

Elle était debout au milieu de la chambre quand Ximénès entra. A sa présence elle recula d'horreur jusqu'à la muraille.

Ximénès jeta son large chapeau et son manteau, et s'assit avec tranquillité :

—Que voulez-vous ici, dit-elle?

Et cette femme, qui était tout à l'heure sans la force d'un soupir, put rendre cette parole indignée et menaçante.

Ximénès la regarda avec surprise, et puis s'exclamant :

— Ah ! je sais, Léonora, vous m'en voulez d'hier! Vous avez tort! Mon Dieu, je ne pouvais vous donner la vie de cet homme que vous vouliez! il était déjà mort! Autrement, croyez-moi, j'aurais fait avec vous cet échange; je le désirais plus que vous-même! Je vous ai envoyée au fort d'Italie pour que vous vissiez par vos propres yeux ma sincérité dans tout ceci. — Maintenant me voilà venu pour tenir ma parole; qu'avez-vous à me reprocher?

Léonora ne répondit rien.

— Je savais bien qu'hier vous seriez désolée et furieuse : douleur de femme! Mais ce matin, j'espérais que venant moi-même ici pour vous rendre votre fille, je trouverais une mère qui me remercierait.

Pas une réponse ne vint. Ximénès eut

un moment de silence et d'attente, puis il reprit :

— Je devrais cependant m'être accoutumé à vos injustices! Quand ma famille m'apprit votre mort, j'en pris le deuil, je vous pleurai, et je fis depuis en tout honneur mes vœux de chevalier : vous m'en avez fait un crime! Une enfant restait de vous, j'en ai pris soin, je l'ai fait élever; je l'ai aimée, Dieu m'en est témoin, avec la tendresse d'un père : vous m'en avez fait un crime! Aujourd'hui, poussé à bout par vos persécutions, je viens vous livrer ma seule affection, vous donner cette enfant en qui depuis si longtemps je reposais tout amour, à vous qui ne savez pas même de quel nom la nommer et ne pouvez l'aimer; je me déchire le cœur, je vous donne plus que mon propre sang : et cependant, ou je me

trompe fort, madame, ou vous m'en faites encore un crime?

Il s'arrêta et continua :

— Tout cela pour acheter votre silence, tout cela pour détruire je ne sais quelle preuve, pour anéantir le secret que vous avez, pour me racheter de vous, madame, qui êtes d'un terrible poids sur toute mon existence, sur ma liberté, sur mon honneur.

Il se tut; puis comme irrité du silence profond de Léonora :

— Enfin, dites-le clairement et que je l'entende, voulez-vous ou ne voulez-vous pas votre fille?

Cette demande traversa l'esprit de Léonora, comme la soudaine lueur d'un éclair une nuit toute de ténèbres :

— Je veux ma fille! répondit-elle.

— Alors, dit-il, donnez-moi cette preuve. C'est encore aujourd'hui un échange entre nous.

Par une impulsion toute machinale, et comme obéissant à quelqu'une de ces paroles magiques qui ont le pouvoir de ranimer les ombres, Léonora traversa la chambre. Dans la teinte blafarde qui résultait des lueurs encore vivantes de la lampe et des premières clartés du jour qui pénétraient, ce fut en effet comme une ombre à son image qui marcha ainsi. De quelque côté qu'elle se fût dirigée, soit qu'elle eût

ouvert un panneau secret, soit qu'elle en eût tiré un précieux coffre d'ébène, et de ce coffre, à travers mille secrets, une lettre pliée, ses yeux fixes, et dont l'orbite agrandie semblait avoir dévoré tout son pâle visage, restèrent constamment attachés sur Ximénès? Quand elle revint vers lui :

— La preuve? dit-il.

— Ma fille, répondit-elle?

Et ils restèrent ainsi se regardant en face, avec mille doutes, mille défiances, mille haines, lui gardant ses paroles, elle gardant sa preuve.

— Je suis homme d'honneur et loyal, reprit Ximénès; voici : « Votre fille fut élevée d'abord en Espagne. Elle avait dépassé

les premières années d'enfance quand j'eus occasion de la voir, et je fus touché d'un paternel amour pour elle. J'eus besoin alors de la sentir près de moi, et comme j'étais déjà de la Religion de Malte, je diminuai la distance de notre séparation en la menant d'Espagne en Sicile, et je la confiai pour son éducation aux religieuses d'un couvent de cette île prochaine. Ce que je vous ai écrit de la maison royale de Sixène en Aragon, et de la grande prieure Hyéronime d'Olibo ma parente, n'était que pour vous mieux cacher le secret. Je pouvais en Sicile la voir plusieurs fois chaque année; cependant je demeurai toujours pour elle, l'ami d'une protectrice qu'elle devait avoir dans le monde.

» Mais comme ma fille grandissait et que mon affection de père augmentait, je vou-

lus donner une existence réelle à cette protectrice et profiter de son abri pour avoir mon enfant sous mes yeux. Il y avait à Malte une sainte et pieuse femme! — ce fut au bout d'une amitié mise à dix ans d'épreuve que je lui confessai mon secret. Nulle autre oreille humaine ne l'a jamais entendu. »

Il s'arrêta et dit à Léonora :

— Comprenez-vous?

XLVI.

L'âme de Léonora était revenue à la vie, elle était tout entière dans ses yeux; elle retint toute parole, de peur d'interrompre la révélation.

Il reprit :

— Comprenez-vous à présent? — Ma fille, votre fille était tout près de vous, ici même, dans cette maison : car l'amie éprouvée n'est autre que Margarita.....

Ximénès étendit le bras et saisit la preuve écrite de son mariage que Léonora défaillante laissa tomber.

— Et la jeune fille, continua-t-il, se nomme Inez.

Ximénès lut la lettre, la relut encore, l'examina, la retourna entre ses mains, la contempla, la déchira mille fois et mit les morceaux dans son sein.

Léonora était tombée à genoux. Cette

femme qui dans ses atroces souffrances de la nuit n'avait pas trouvé de larmes pour son amant, à cette autre douleur qui s'élevait devant elle, versa des pleurs.

Ah! pleurez, mère infortunée, pleurez à votre tour, puisque les larmes vous viennent, sur votre fille ainsi retrouvée et morte, sur celle que vous avez connue et ignorée, sur celle que vous avez appelée si longtemps et de si loin, et dont l'amour était si près de vous! Pleurez sur le silence de cet homme et sur la fatale destinée! sur votre ignorance et votre méprise, sur la barrière qu'un seul mot pouvait détruire, sur la séparation sans retour; pleurez sur l'égarement de votre passion, à qui pour en combler la douleur il ne manquait plus que d'être coupable, sur la rivalité incestueuse, sur la lutte insensée, sur la noc-

turne apparition d'Inez, sur sa malédiction dernière. Pleurez sur votre vie tout entière, sur votre double amour méconnu, sur vos affections disparues dans la mort, sur l'abîme à jamais vide dans votre cœur. Pleurez, car il ne vous reste plus rien ici bas à souffrir, plus rien à aimer, plus rien à bénir d'un dernier adieu !

— Maintenant, nous sommes quittes l'un envers l'autre, dit Ximénès, et.....

— Pas encore, monseigneur, dit Léonora; nos échanges, vous le savez, ne finissent pas ainsi !

» A votre tour, écoutez-moi :

» Je ne sais quel horrible sort m'a liée à vous.

Vous m'avez séduite, abandonnée, trahie; vous m'avez persécutée, vous m'avez jetée dans un couvent; puis le couvent m'a jetée, toute jeune que j'étais, dans le monde, où je devais vous fuir; et le monde ma livrée, moi jeune alors et belle, à tous les amours qui m'auraient voulu souiller! Vous êtes abominable! — J'étais mère, et vous m'avez enlevé ma fille! vous m'avez privée de la sauvegarde qui fait la vertu des femmes, l'amour de leur enfant; et vous m'en avez fait dans le cœur une blessure si grande que jamais toutes les joies dont j'ai voulu la couvrir n'ont pu s'y mesurer! — la plaie saignante se montrait toujours. J'ai été malheureuse plus qu'il n'est donné à une femme de le devenir.

» J'avais fui par le monde, j'étais bien loin de vous, et je ne sais quelles in-

croyables attractions m'ont amenée dans cette île. Vous étiez pour moi la fatalité; les sombres lueurs que vous jetiez, rayonnant comme un funeste phare sur cet écueil au milieu de la mer, m'ont attirée malgré moi. Je vous croyais mort, et bien mort, et je revenais me briser contre vous, tant les influences invisibles étaient grandes, tant la force qui me poussait était irrésistible!

» Je suis venue, et depuis que je me suis trouvée dans vos orbites, ici, dans cette île fatale, je ne sais plus sous quels empires j'ai vécu, ni quels bouleversemens se sont faits : mais je n'ai plus été à moi-même. Voici que je touche aux régions froides, et c'est à peine encore si j'ose regarder cette zone torride dans ma vie où toute mon existence est venue se dé-

battre au milieu des passions qui l'ont consumée. Je ne sais plus ni combien de jours j'ai vécu, ni quel âge le malheur a mis sur moi, ni combien de temps tout ceci a duré. L'éternité sera moins longue; mais sans doute j'approche du terme, car je me sens dégagée des liens et libre devant vous. »

Elle s'interrompit brusquement :

— Ne me l'avez-vous pas dit? Aimiez-vous votre fille?

— Ma fille? oh! je l'aime, dit Ximénès sortant de sa rêverie à cette demande qui venait frapper sur les préoccupations de son cœur, je l'aime autant que mon repos, autant que mon honneur que j'ai compromis pour elle, autant que ma vie dont

je donnerais la moitié des jours pour la garder auprès de moi! Si je l'aime? mais c'est mon amour qui a mis tant de délais à ma parole! c'était la crainte de la séparation et la douleur de voir mon enfant s'éloigner pour jamais avec vous qui ont apporté tant d'obstacles à vos demandes et d'ajournement à mes promesses!

— Votre fille restera à Malte, elle ne partira pas et je ne l'emmènerai pas. — Nul soleil des contrées étrangères ne sourira à ses jours, nulle ville au monde ne lui offrira ses fêtes. Votre fille restera sur ce rocher : votre amour y a trop bien pourvu!

— Madame, oh! madame, dites-vous vrai? ma fille me resterait! O ciel! est-ce donc possible? tant de pardon après tant de menaces! Je vous ai bien méconnue, ma-

dame! je vous ai bien indignement traitée! Oh! oui, hier, dans cet oratoire, eh! bien, je fus vraiment coupable!

— Hier, dans cet oratoire, vous m'avez dit, en m'offrant un choix que vous savez, vous m'avez dit que vous étiez généreux; ne dois-je pas être généreuse à mon tour? Ne vous ai-je pas averti tout à l'heure que nos échanges n'étaient pas encore finis? Que vous étonnez-vous donc? — Je viens de vous donner mes preuves contre vous, et vous m'avez donné, vous, le nom de ma fille — c'est vrai — mais ce n'est pas tout : je vous dois encore aujourd'hui, je vous dois un cadeau en échange de votre cadeau d'hier!

» Voici le vôtre! dit-elle en arrachant rapidement le voile qui recouvrait sur le

pavé les restes inanimés de Giuseppe et d'Inez, voici le vôtre! — Et elle montrait la tête coupée du jeune homme. — Voici le mien! ajouta-t-elle en montrant le corps de la jeune fille. — L'un ne vaut-il pas l'autre? Votre fille peut-elle vous quitter? Ne suis-je pas, aussi moi, généreuse, dites? ne suis-je pas généreuse et loyale? »

Ximénès avait encore les mains tendues au ciel dans l'expression de sa surprise et de sa reconnaissance. Il s'était levé, et dans son transport de joie se tenait ainsi debout; mais à ce qu'il vit à ses pieds, il chancela comme frappé de la foudre. Stupéfait, il regarda; puis il voulut convaincre de plus près ses yeux : il se baissa sur le corps gisant d'Inez, comme celle-ci s'était baissée quelques heures auparavant sur la tête de Giuseppe. Quand il se releva, lui, une terrible colère était dans son regard.

— Un meurtre ici, madame! s'écria-t-il, un meurtre sur ma fille! et c'est moi que vous choisissez pour témoin? — Vrai Dieu! si le père est ici, vous allez là-bas et tout à l'heure retrouver le Maître et le justicier!

— Oui, Ximénès, il y a du meurtre dans cette maison, car il y a du sang et un assassin! Mais si quelqu'un de nous est meurtrier de sa fille, ce n'est pas moi, c'est vous! — Ne m'interrompez pas! — Le jeune homme aimait Inez, et la jeune fille aimait Giuseppe. Toute sa vie à elle était dans son amour. Allez donc aiguiser maintenant au fort d'Italie votre hache de bourreau! Quand vous avez là-bas frappé l'un, vous avez ici tué l'autre : — d'un seul coup, deux existences! Oh! soyez-en bien fier! — Allez! et s'il manque sur la plate-forme une tête à votre compte, prenez

celle de votre fille, et remplissez ainsi la place vide de Giuseppe! Vous êtes habile aux échanges, monseigneur! Tête pour tête, l'une vaut l'autre; et qu'importe? c'est la même mort par le même crime, c'est le même coup donné par le même bras, c'est le même exécrable meurtre, et c'est vous qui êtes le meurtrier!

Ximénès, dans sa vive douleur, s'était voilé la face de ses deux mains. Ses entrailles inflexibles s'émurent, et des larmes qui venaient des yeux de cet homme saillirent entre ses doigts. Il oublia la femme qui était là et qui le contemplait.

— Mon Dieu, mon Dieu! je m'en souviens! le jeune homme a confessé devant moi-même cet amour! Je m'en souviens! et je m'en indignai comme d'une injure! Oh! la malédiction du prêtre!

— La malédiction du prêtre! Joignez-y donc aussi la malédiction de votre fille! Au dernier soupir, elle l'a remise sur moi pour le meurtre de son amant. Je m'en décharge et vous la pose au front! et j'y joins la mienne encore, Ximénès, car je vous maudis! — Elle étendit les mains et se détourna de lui. — Aussi bien, ajouta-t-elle avec un sarcasme désespéré, vous êtes ici religieux et prince, c'est presque pontife; et il vous faut au front, comme au pontife de Rome, une triple couronne!

Ximénès, à ce mépris inexorable, se redressa; il lui montra ses yeux secs et remplis de la même haine.

— Adieu, madame! lui dit-il. A cette heure du moins je suis quitte envers vous, — quitte de votre amant et de votre fille!

— Et désormais, je l'espère, quelles que soient vos préférences, vos préférences de femme plutôt que de mère, vous n'aurez plus rien à me demander!

— Non plus à vous, monseigneur, mais à celui qui est là-haut!

LIVRE XVIII.

Et noluit consolari quia non sunt!

(SS. Évang.)

... Elle ne voulut pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus.

LIVRE XVIII.

XLVII.

Du moment où la conspiration fut connue et réprimée, les liens de réciproque confiance entre l'Ordre et la nation se dénouèrent. Les chevaliers, persuadés que la crainte seule et non pas l'affection, avait

retenu les sujets de l'île dans le devoir, jetèrent leur haine sur toute la population; et le peuple à son tour, voyant mille poursuites rigoureuses se faire au sujet de cette affaire, les mesures les plus sévères se prendre, un redoublement de surveillance s'exercer partout, la défiance de tous côtés et l'humiliation du clergé : le peuple commença à concevoir une véritable aversion contre l'Ordre et surtout contre le Grand Maître. Celui-ci devint l'objet d'une exécration générale, car la clémence qu'il avait jetée aux Maltais n'avait pas contre-balancé l'horreur de la vengeance : les détails du supplice dans la prison s'étaient répandus, et le fort d'Italie avait gardé sur la plateforme son sanglant témoignage.

Ximénès, vieilli avant l'âge par les troubles de sa vie secrète et par le mécompte

de ses ambitions, ne survécut pas longtemps au dernier coup qui le frappait : — au dehors c'était le bruit de la conspiration répandu, la honte qu'un tel événement imprimait à son règne, le mépris des chevaliers, la haine du peuple excitée par les mesures cruelles qu'il avait d'abord prises et les enquêtes dont il les faisait suivre; au dedans c'était le désespoir du cœur, le regret, le remords et la malédiction toujours présente.

Le neuvième jour de novembre 1775, le lendemain même du jour où deux mois auparavant avaient été célébrées les fêtes de l'anniversaire, soixante jours après la révolte et le fatal supplice, une maladie mortelle, accompagnée des terreurs d'une longue agonie, mit fit à son existence.

Son règne fut de courte durée; il eut,

par une autre coïncidence remarquable, le même nombre de mois que celui de Manuel Pinto avait eu d'années : visible punition aux yeux de la nation maltaise de celui qui avait tant désiré le terme du précédent magistère, hâté de ses vœux la mort du vieillard et conspiré contre son prince et son bienfaiteur.

Le premier soin du Grand Maître Emmanuel de Rohan, qui devint son successeur, fut de faire brûler publiquement toutes les procédures commencées à la recherche de ceux qui avaient pris part au complot; un pardon général fut proclamé, et dans la suite l'orgueil des chevaliers chercha toujours à couvrir d'un voile le souvenir de cette affaire. — Mais au premier moment, quelques détails historiques de la rébellion furent imprimés en langue italienne, et les

rares exemplaires de cet opuscule en quelques pages furent envoyés comme justification de la conduite de l'Ordre aux cours étrangères, sous le titre que voici : *De ribellione di sacerdoti et di chierici.* Cependant un de ces manifestes est venu jusque dans nos mains, fidèle garantie des détails que nous avons donnés sur le fait même du complot, pour lesquels nous devons aussi un affectueux souvenir au bon vieux chanoine Panzavecchia.

XLVIII.

Hélas! le même brillant soleil éclaire aujourd'hui le fort Saint-Elme et le cavalier d'Italie, et nul ne se souvient plus de Giuseppe, et c'est à peine si les vieillards retrouvent

dans leur souvenir le nom du prêtre Mannarino! Cependant le platane qui touche à l'église de San-Publio étend le même ombrage de ses feuilles et fleurit encore des mêmes fleurs : triste sort sur la terre que celui des hommes!

Mais bien d'autres souvenirs ont depuis disparu de là, et c'est à peine si Malte en conserve encore aujourd'hui quelques-uns de l'Ordre même qui fit sa gloire.

Je ne voulus pas quitter l'île sans aller chercher le souvenir de Mannarino du moins parmi les morts; je m'en allai vers un endroit où toujours, aux derniers temps de sa vie, qui fut courte, on le voyait agenouillé : c'est dans le cimetière qui s'étend sur le penchant de la Florianne, vers le

port Marsamuschet. J'y rencontrai enfin une seule pierre qui recouvrait deux tombes, et pour ces deux tombes, sur la pierre, un seul nom presque effacé : «MANNARINO.»

Nul n'entendit parler de Léonora. Les mariniers de la porte Lascaris virent, au troisième jour qui suivit la révolte, une femme dont les apparences indiquaient le haut rang s'embarquer sur un spéronare venu de Sicile ; mais comme le bateau ne reparut jamais sur les côtes de Malte, on ne put savoir ce qu'elle était devenue.

Cependant comme nous visitions à Catane, un jour de l'été passé, le couvent des dames nobles bénédictines, dont les étrangers vont admirer le cloître, les jardins et

l'église, on nous fit voir une cellule qu'avait habitée une sainte.

L'époque que l'on disait se rapportant à celle de notre histoire, je prêtai quelque intérêt à celle-ci :

Ce fut une femme qui s'en était venue vers ces temps-là demander avec instance un asile au couvent pour y mourir. Elle avait voulu surtout qu'on lui donnât, pour l'occuper, la cellule qu'avait habitée quelques années auparavant, comme pensionnaire, une jeune fille de haute naissance, puisqu'elle venait des Carafa d'Italie et d'Espagne, et dont le nom était Inez. L'étrangère était d'un grand air, encore d'une grande beauté, sans doute d'une grande fortune. —Elle obtint sa demande.

Elle se renferma depuis lors dans cette cellule, d'où elle ne sortit plus; elle y vécut des jours trempés de larmes, pleurant sans vouloir être consolée. — Elle priait comme Madeleine, et se désolait toujours, m'a-t-on dit, devant une tête de mort.

FIN.

NOTES.

NOTES.

Note 1, page 21. — *La villa de San-Antonio.*

Elle est éloignée d'environ deux lieues de la Cité-Valette et d'un quart de lieue de la Cité-Notable; on suit pour y arriver les aqueducs qui amènent l'eau à la capitale de l'île. Son magnifique jardin, où les fleurs et les fruits de toutes les parties du monde

sont cultivés, suffirait seul pour attirer les étrangers. On alloue deux cents livres sterling par an pour son entretien; la récolte des oranges y est productive et abondante. Les appartemens sont beaux, les pièces élégantes, l'ameublement commode. On est admis à visiter cette villa, qui ne ressemble à aucune autre que nous ayons vue, sur une permission qui doit se demander au secrétariat du général gouverneur et qui s'accorde sans difficulté.

A la Cité-Notable, il y a des catacombes à visiter; elles sont justement célèbres, fort étendues, et elles ont des rues en tous sens, dirigées souvent avec une sorte de régularité. On a muré plusieurs galeries, de crainte que les curieux ne s'y égarassent, et les bonnes gens ne manquent pas de dire qu'il y avait un chemin sous la mer con-

duisant jusqu'en Sicile. En y entrant par le collége, on descend environ huit à neuf pieds. La plus grande profondeur est à douze ou quinze pieds au-dessous de la superficie de la roche. Les différens corridors sont garnis de tombes de toutes grandeurs, creusées en forme de cuves, jusqu'à la taille du plus petit enfant. Dans une chapelle souterraine, on voit la statue de saint Paul, en marbre blanc; elle est fort remarquable d'exécution et d'expression. On l'attribue à un Maltais nommé Melchior Caffa, qui étudia la sculpture à Rome sous Ferrata.

Le Bosqueto était une autre maison de plaisance des Grands Maîtres, à une demi-lieue plus loin que la Cité-Notable; elle est aujourd'hui dans un état complet de délabrement. Elle s'annonce de loin par une

espèce de château; on voit aux quatre coins des tours carrées qui le dominent et lui donnent un air bizarre et singulier. Vers le midi et plus bas est un petit chemin en partie taillé dans le roc et aboutissant à l'entrée du jardin.

Le Bosquet proprement dit est situé dans un endroit profond; c'est le seul canton de toute l'île où l'on conserve des arbres un peu grands et de différentes espèces: on les avait disposés en certains endroits de manière à former des promenades agréables. Ces arbres sauvages contrastent singulièrement avec les orangers, les citronniers, les cédrats, les bergamotiers; mais ce qui devait contribuer à rendre ce jardin remarquable, ce sont les sources, dont les eaux procurent une fraîcheur que l'on chercherait vainement ailleurs dans l'île.

Autrefois, dans des corps de logis attenant, où l'on arrive par des escaliers, on mettait des animaux de différentes espèces : il y avait des cerfs, des daims, des gazelles; il y avait un ciel en grillage de fil de laiton qui formait une vaste volière où l'on gardait des autruches, des faisans dorés de la Chine, des faucons pour l'hommage annuel au roi de Sicile. Une des charges de la maison du Grand-Maître était celle de fauconier, et elle était toujours remplie par un chevalier qui avait la surintendance des chasses de l'île.

Le Bosqueto eut pour fondateur le Grand Maître Hugues de Lonbenx-Verdalle, qui régnait en 1583.

Note 2, page 44. — *Un tarif sur le prix des grains.*

L'Ordre, comme régnicole de la Sicile, pouvait, d'après les conditions de la donation, tirer sans rétribution tout le blé nécessaire de cette île. Pourquoi donc l'imposer à son entrée dans Malte? C'est que cet impôt mis sur le blé étranger était le seul moyen de favoriser l'agriculture dans l'île et de donner quelque valeur aux propriétés? Pour couvrir les frais de culture, le grain doit être vendu à Malte vingt *scudi* la mesure; il descendrait, libre de droit et venu de Sicile, au prix très-minime de douze *scudi*. Il fallait donc un tarif, dont le peuple se mécontentait, il est vrai, mais qui devait encourager le travail nécessaire pour obtenir quelque récolte du maigre sol de Malte.

On conserve les grains à Malte dans des fosses immenses creusées dans le roc : on y établit dans le fond un lit de bois et de paille sur lequel on verse le grain ; quand elles sont pleines, on les bouche hermétiquement avec une grosse pierre enduite de pouzzolane. Le blé ainsi renfermé peut se conserver plus d'un siècle sans se gâter. Nous avons vu sur les glacis du fort Saint-Elme les pierres en forme de meules qui ferment ces greniers d'abondance d'une nature si primitive. Nous nous rappelâmes alors avoir vu battre le blé avec la même antique simplicité dans la plaine d'Argos : quatre chevaux attachés de front tournaient circulairement autour d'un poteau, et dans leur mouvement de rotation séparaient sous leurs pieds le grain de l'épi. Quant à ces fosses où les Maltais le conservent, on en a trouvé une qui avait été rem-

plie de blé et oubliée depuis un grand nombre d'années. La superficie avait seule souffert de l'humidité qui l'avait atteinte; le reste était dans le plus bel état de conservation : — *terra nutrix!*

NOTE 3, page 50. — *Les mêmes noms que les vieux rochers de l'île.*

Le promontoire entre les deux ports sur lequel La Valette bâtit la ville se nommait le mont Sceberras. — La famille Testaferrata Sceberras est une des plus anciennes de l'île.

Scch-e-ras, en langue arabe, signifie lieu élevé sur d'autres.

La cité Valette est située à douze degrés six minutes du méridien de Paris. Les fondemens en furent jetés en 1566. Sa position élevée entre deux grands ports, ainsi que nous l'avons dit, détermina le choix de l'emplacement. Le Grand Maître La Valette en donna lui-même le plan, que l'on crut alors avoir été dressé par le capi-

taine Fr. Laparelli. La première idée du Grand Maître avait été, dit-on, de ne renfermer dans son enceinte que le couvent et tout ce qui en dépendait. On a dû regretter à la fin du siècle dernier qu'un pareil projet n'ait pas été exécuté.

Dès qu'on en eut tracé les murailles, les habitans de l'île, de toutsexe et de tout âge, s'employèrent volontairement à la construction de la ville, tant étaient grandes leur horreur du joug des Turcs et la résolution où ils étaient d'assurer ainsi leur défense.

La nouvelle ville, par un décret du conseil, prit le nom de La Valette. — L'usage de Sicile étant de joindre au nom de chaque ville une épithète convenable, le Grand Maître désira que celle que l'on choisirait

fût entièrement chrétienne et digne de la modestie d'un Ordre qui ne devait se glorifier que de la croix du Sauveur. On la nomma donc *Humilissima*.

La Valette étant mort en 1568, il fut réservé à son successeur, Pierre de Monté, de terminer les ouvrages commencés sous le glorieux magistère du défenseur de Malte, et le 18 mai 1571, le corps entier de l'Ordre, quittant alors le Bourg (*il borgo*), où les chevaliers avaient demeuré depuis leur arrivée à Malte se transporta solennellement dans la nouvelle capitale.

Le dédain des marchands anglais cent fois vire à supporter que l'orgueil de vos chevaliers nobles. — Page 63.

L'orgueil de caste, la tendance à l'exclusion existent chez les Anglais plus fortement peut-être que chez les anciens maîtres de Malte; ils ont de plus des airs de vainqueurs à vaincus que le peuple maltais supporte avec peine. — On entend ceux-ci répéter quelquefois qu'ils aimeraient mieux les Russes pour maîtres.

M. George Mitrovich, Maltais résidant à Londres, se chargea il y a quelques années d'être l'interprète des plaintes de ses concitoyens dans une brochure adressée au ministre des colonies, qui fut forcé d'y donner son attention.

M. Mitrovich disait :

Premièrement. Que les magistrats connus sous le nom de *giurati*, qui formaient un corps ancien et respectable, institué depuis plusieurs siècles et auquel ni les Grands Maîtres ni les Français n'avaient osé toucher, furent abolis en 1818; de sorte qu'il n'exista plus le moindre vestige de la représentation du peuple (*consiglio populare*).

Deuxièmement. Qu'anciennement les Maltais occupaient tous les postes civils dans l'île, tandis qu'aujourd'hui, et quand toute une jeunesse sans avenir fourmille dans l'île, les moindres emplois sont dévolus à des Anglais venus d'outre-mer.

Troisièmement. Que des restrictions sur le commerce, de fortes charges ou redevances

pour les quarantaines avaient été établies et qu'il ne restait plus aucunes traces des franchises du port.

Quatrièmement. Que l'université, autrefois dotée de fonds suffisans pour la soutenir, était devenue mercenaire, les élèves étant tenus de payer une taxe mensuelle, tandis que le gouvernement s'est emparé des revenus de l'institution.

Cinquièmement. Que les Maltais, privés d'une presse libre (*stampa libera*) malgré leurs suppliques réitérées pour obtenir ce privilége, n'ont aucun moyen de faire parvenir leurs plaintes à la nation anglaise; et que le monopole de la presse par le gouvernement local arrêtait en même temps les progrès de l'intelligence, etc., etc.

Les chevaliers sont-ils assez vengés?

Le ministère anglais, car la plainte dut être prise en considération, invita M. Mitrovich à retourner à Malte afin de donner en personne au représentant de sa majesté en ce pays les preuves et les éclaircissemens nécessaires. M. Mitrovich ne jugea pas à propos d'accéder à cette proposition, « la nation, disait-il, devant obtenir de la seule chambre des communes le redressement de ses griefs. » Alors le ministère envoya une commission mixte chargée de procéder sur les documens écrits et d'interroger jour par jour des témoins sur les sujets de plainte.

Mais on serait tenté de croire que le ministère anglais prit ce parti comme un mode de châtiment indirect, car le trésor local

ayant été chargé de payer tous les frais de la commission, messieurs les commissaires ne firent faute d'appliquer la verge sur l'endroit sensible.

NOTE 5, page 101. —

Ces paroles ont été mises en musique par M. Hippolyte Monpou sous ce titre : *Si j'étais ange*. — Pacini, éditeur.

NOTE 6, page 124. — *Où s'enferma le grand La Valette.*

« Mustapha, naturellement féroce et san-
» guinaire, pour se venger de la résistance
» du fort Saint-Elme et pour intimider en
» même temps les chevaliers qui étaient
» dans le Bourg (au pied du château Sant-
» Angelo), fit prendre ceux qu'on trouva
» parmi les morts et qui respiraient encore.
» Par son ordre, on leur ouvrit l'estomach,
» et après leur avoir arraché le cœur, par
» une barbarie et une cruauté qui n'avait
» point d'exemple, et pour insulter à l'ins-
» trument de notre salut, dont ils portaient
» la marque, on fendit leurs corps en croix,
» on les revêtit de leurs subrevestes, et
» après les avoir attachés sur des planches,
» il les fit jeter dans la mer, espérant,
» comme il arriva, que la marée les porte-

» rait au pied du château Saint-Ange et du
» côté du Bourg.

» Un spectacle si triste et si touchant tira
» des larmes des yeux du Grand Maître.
» La colère et une juste indignation succé-
» dant à sa douleur, par représailles et
» pour apprendre au bacha à ne pas faire
» la guerre en bourreau, il fit égorger sur-
» le-champ tous les prisonniers turcs, et
» par le moyen du canon il en fit jeter les
» têtes toutes sanglantes jusque dans leur
» camp. » (VERTOT.)

Il Borgo, situé au nord du château Sant-Angelo, en est séparé aujourd'hui par un fossé plein d'eau. Il fut la première habitation de l'Ordre à Malte. Ce fut contre lui qu'échouèrent tous les efforts des Turcs : il résista à leurs assauts redoublés et mérita

le nom de cité *Vittoriosa*. On y voyait le palais du ministre de la cour de Rome, qui résidait à Malte avec le titre d'inquisiteur. Les autres ministres étrangers logeaient dans la cité La Valette. Sous le dernier Grand Maître, l'inquisiteur, du consentement de l'Ordre, vint y fixer sa demeure.

Sur l'autre pointe de terre qui avance à main gauche, dans le grand port, est la cité *La Sangle*, du nom du Grand Maître qui l'a fortifiée et séparée de la terre par un fossé. On a construit un fort pour sa défense, et quoique cet endroit ne soit qu'une presqu'île, on l'appelle *île de La Sangle* (Senglea). Lors du siége de Malte sous le magistère de La Valette, les habitans résistèrent à toutes les offres que leur firent les Turcs pour tenter leur fidélité envers l'Ordre, et ils

défendirent leurs foyers valeureusement.

La pointe de terre sur laquelle est la cité de La Sangle sépare le port des galères de celui des Français. Le fort Saint-Michel est du côté de terre et par son élévation défend ces deux ports et La Sangle.

NOTE 7, page 128. — *On envoya à la Cité-Notable le Capitaine de Verge don Pasquale Testaferrata.*

La Cité-Vieille, qui était toujours restée pour les habitans leur véritable capitale, avait pour gouverneur un *hakem* ou podestat choisi par le Grand Maître dans la classe des principaux citoyens de l'île; il portait encore le nom de Capitaine de la Verge, parce que le signe de sa juridiction était une verge noire. Cette juridiction s'étendait sur la Cité-Vieille et six casaux voisins (*Dingkli*, *Siggeni*, *Zebug*, *Itard*, *Lia* et *Mosta*). L'on appelait des sentences de ce tribunal à la suprême cour, dont le siége était la Cité-Valette. — La municipalité de la Cité-Vieille, dans l'hôtel de ville, se nommait *Banca di Giurati* et était composée de quatre jurats présidés par le *hakem*.

Le gouvernement municipal était confié aux habitans. Le conseil de la ville s'appelait l'universalité; il avait pour président le sénéchal, qui était un officier du Grand Maître. Les autres magistrats *giurati* étaient des citoyens. — Le privilége le plus important de l'universalité était celui d'acheter les blés pour la consommation de l'île.

L'*hakem*, ou Capitaine de Verge, avait le commandement de la force armée et l'administration de la justice.

Les quatre *giurati* étaient chargés des subsistances et des finances et jugeaient en seconde instance. — De plus, deux officiers nommés *Catapani* étaient chargés d'examiner si les vivres étaient de bonne qualité, si on les vendait à juste poids.

Il y avait encore deux autres officiers,

l'un, appelé *il secreto*, qui percevait les droits du souverain, et l'autre, *il portulano*, qui avait la direction du port et des côtes de l'île. Les mêmes emplois avec les mêmes prérogatives existaient au Goze. Tous les ans on convoquait l'assemblée du peuple, composée des trois états, clergé, noblesse et roture; les prétendans aux emplois étaient désignés au scrutin, et leurs noms envoyés au roi des Deux-Siciles. Celui-ci, dans la nomination des officiers, écrivait ordinairement l'indication du scrutin, mais quelquefois aussi il faisait les élections selon qu'il le jugeait à propos.

La chevalerie était donc absolument étrangère au gouvernement des Maltais, comme ils l'étaient au sien.

Leurs juges étaient choisis parmi les Mal-

tais ; leurs officiers municipaux l'étaient aussi. Enfin tous les emplois civils, jusqu'à ceux de finance, étaient occupés par des nationaux; seulement le Grand Maitre, comme souverain, avait son représentant dans les tribunaux et dans l'hôtel de ville.

Pour éloigner toute idée de corruption, on changeait tous les trois ans le chevalier qui présidait aux cours de justice; il était même alors remplacé par un chevalier de langue différente. Trois fois seulement les Grands Maitres intervinrent pour aggraver la sentence portée par les tribunaux. Eux qui avaient usé si souvent du droit de grâce n'étendirent ces exemples de sévérité que sur un forban, un criminel de lèse-majesté et sur un sacrilége.

D'un autre côté, la chevalerie ne repous-

sait pas ses sujets du sein de l'Ordre. Quelques-uns, ainsi que nous l'avons dit, devenaient chevaliers de grâce, et s'ils étaient exclus de la dignité souveraine, on leur facilita l'occupation de celles qui lui touchaient de plus près, c'est-à-dire celles d'évêque de Malte et de Grand Prieur de l'église de Saint-Jean. Ces deux dignitaires avaient le rang de grand'croix; ils portaient les insignes de l'Ordre et siégeaient au conseil immédiatement après le Grand Maître et à ses côtés. Nous devons ajouter cependant que l'évêque n'y avait pas voix délibérative, et que trop souvent les Maltais qui parvinrent à cette position en profitèrent pour faire naître de fâcheuses divisions dans l'île.

NOTE 4, page 73 *et* page 189. — *On demande la signora Margarita que les dévotions de sa retraite retiennent chez les dames Ursulines.*

Il y avait à Malte trois monastères de femmes sous différentes règles. Le plus considérable était celui des Ursulines, ainsi nommées du nom de sainte Ursule, leur patronne et protectrice. Elles étaient de la religion de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, elles en portaient l'habit; elles faisaient des vœux analogues à ceux des chevaliers : comme eux elles étaient soumises au Grand Maître, mais sous la direction du prieur de l'église; elles avaient l'honneur de porter sur la poitrine la grand'croix à huit pointes, et dans quelques cérémonies elles revêtaient le long manteau de l'Ordre qu'on appelait le manteau à bec

et à pointe et qu'avaient seuls droit de porter les dignitaires de l'Ordre. Au côté gauche de ce manteau pendait un large cordon sur lequel étaient figurés les instrumens de la Passion. Leur couvent était situé près du boulevard saints Pierre et Paul, de sorte que ces religieuses avaient pour perspective la vue du grand port animé de ses vaisseaux, les péninsules qui le partagent et les forteresses qui le dominent; elles avaient des domaines et de riches revenus. On remarquait les peintures et le trésor de leur église. — Ce couvent fut fondé par le Grand Maître Hugues de Loubenx-Verdalle, en 1583, avec l'autorisation du pape Grégoire XIII, sous la règle des religieuses de Sainte-Marie de Sixène, qui étaient du même Ordre. Leur première résidence fut dans la cité Vittoriosa, et dans la maison même qu'avait ha-

bitée le Grand Maître Jean de La Valette.— En 1595 elles furent transférées dans la Cité-Valette; en 1634, le Grand Maître de Paule fit rebâtir leur église. Sous le magistère de Nicolas Cotoner, le monastère entier fut reconstruit; Manuel Pinto y fit depuis encore ajouter des embellissemens.

FIN.